

Le monde antique de Harry Potter

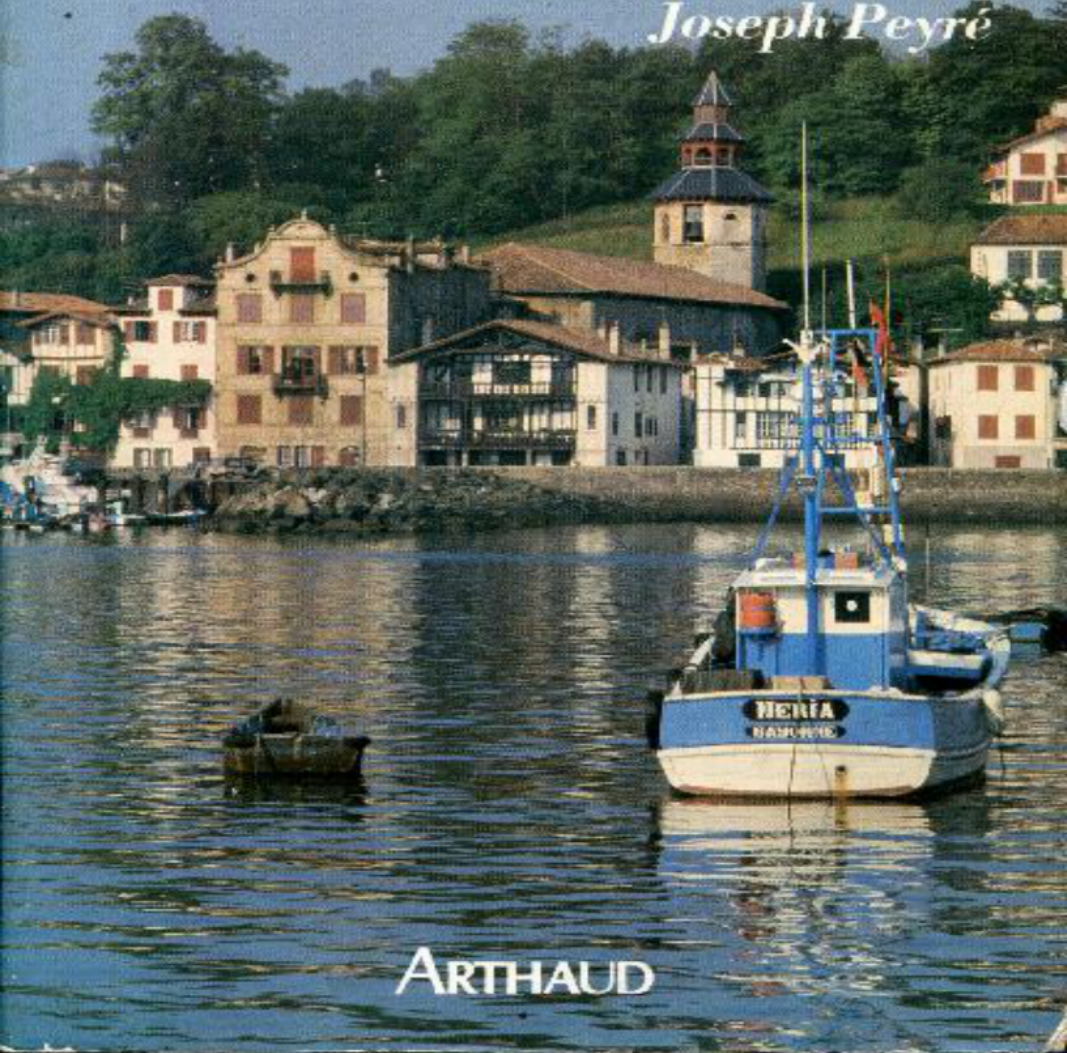
Joseph Peyré

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

De mon Béarn à la Mer Basque

Joseph Peyré



JOSEPH PEYRÉ

DE MON BÉARN À LA MER BASQUE

Essai de géographie personnelle

Arthaud



PRÉFACE

Mes amis m'ont souvent demandé pourquoi je n'écrivais pas un roman de mon pays. J'aurais pu leur répondre que mon premier roman partait de Bayonne et Biarritz, et se déroulait en partie dans le pays d'Orthez. Mais j'ai vite senti que ma fidélité n'allait pas aux hommes, qui passent, et vous laissent seul. Cette fidélité, chez moi constamment conservée et accrue, s'adresse aux choses qui demeurent : à la terre, aux champs, et même aux maisons périssables. Aussi le témoignage que j'apporte ici à mon pays ne va-t-il pas aux vivants, ni aux morts, et n'est ni roman, ni histoire. Il porte sur les terres, et sur les paysages. Mais un pays ne s'apprend pas, il n'est pas donné d'un seul coup. Même à ses fils, il ne se révèle pas avec l'être. Il fait l'objet d'une manière de découverte, d'une expérience personnelle qui change avec chaque homme, et forme les traits d'un visage particulier. Ce visage de ma terre, tel qu'il s'est constitué pour moi avec le temps, mes raisons d'en dépendre, de l'aimer, de lui rester fidèle, tel est le sujet de ce livre.

première partie

Ma découverte

Avec les trois maisons voisines, l'école faisait face à l'église. C'était là, près du cimetière, le cœur d'Aydie, de mon village. Nous vivions à l'abri de la côte qui, s'élevant vers l'ouest, nous protégeait de son épaule. Quant à l'est, nous en étions alors coupés. La route ne franchissait pas le Sagé, notre ruisseau frontière, ni le raide coteau boisé qui le bordait. Nous habitions l'impasse, une manière de bout du monde. C'est sans doute à cette retraite que je dois ma sauvagerie.

Parfois, après sa classe, au lieu d'aller travailler son jardin comme il le faisait d'habitude, mon père m'emmenait avec lui. Rares fois où il avait quelqu'un à voir au quartier du haut de la côte, que nous appelons le Haut-d'Aydie, car il ne faisait pas pour son plaisir la promenade. Il n'avait de joie que dans son jardin, ou dans son école. Ces soirs-là, pour moi si heureux, il prenait son bâton d'épine, et nous montions la côte, qui s'élevait au-dessus de nos toits, et du clocher à l'abat-son de tuiles de l'église. L'église datait de jadis. La nouvelle école, par contre, n'était pas plus vieille que moi. Mon père l'avait fait bâtir à son goût. De même, il avait tracé l'allée qui mène au cimetière, afin qu'elle eût, sous ses tilleuls, une douceur de courbe, et qu'elle fût ainsi plus plaisante. Plus lente à parcourir aussi, pensais-je lorsqu'il la prit lui-même, et que j'allais derrière lui pour la dernière fois, remerciant cette lenteur.

Aussi n'entamait-il jamais la montée de la côte sans se retourner à la hauteur du presbytère et de l'auberge pour jeter un coup d'œil sur son œuvre, et sur la scène unie de son labeur et de sa vie. Puis il allait, de son pas long d'homme des côtes béarnaises. Après m'être assuré que la source du talus, où j'avais fixé un bec d'écorce de noisetier, donnait encore depuis les pluies, je le rattrapais en courant. S'il était satisfait de mon travail d'écolier, mon père alors ouvrait dans son dos sa main gauche, et j'y mettais la mienne. C'était ma récompense, car il était avare d'effusions. La force de cette main, dure comme le buis, m'émerveillait. J'y trouvais une protection, qu'il m'arrive encore de chercher. Elle se refermait sur la mienne, avec une douceur qu'elle n'aurait jamais eue si mon père m'avait fait face. Nous allions ainsi joints, gravissant la côte caillouteuse, récemment rechargée avec du gravier de l'Adour. J'aimais ce gravier bleu, venu d'un pays de rivière inconnu de nos coteaux secs.

Parfois, mon père s'arrêtait, et reprenait la leçon accoutumée. Je ne m'en plains pas. J'ai été un enfant sage, désireux d'apprendre, bienheureux.

— Tu vois, derrière nous, le coteau boisé ? Le département des Hautes-Pyrénées finit au bouquet de chênes.

Je n'avais pas besoin de ce rappel pour évoquer la carte. Au bas de la longue rivière de vignes, par-delà les ifs de l'église et du cimetière, je voyais les prairies qui bordaient le Sagé et son berceau de noisetiers. Sur la rive de l'est, le coteau noir, boisé, appartenait au département étranger, ces Hautes-Pyrénées dont nous étions coupés. Mais, je ne sais pourquoi, je n'avais déjà aucune hâte que le pont fût jeté par-dessus notre ruisseau protecteur. Pressentais-je que c'en serait fait de notre repliement, et de la paix de notre impasse ?

— Nous sommes vraiment au bout du monde, tu vois ?... Au bout du Béarn, tout au moins, disait mon père, en parcourant des yeux le coteau noir, avec sa malice de sage, et, sans doute, la satisfaction d'avoir inscrit toute sa vie dans un cercle aussi défini. Après quoi, il ajoutait : Et le département du Gers, où commence-t-il ?

À mesure que nous prenions de la hauteur parmi les vignes, le Gers lui-même apparaissait, dans le nord-est. Apparition qui me laissait toujours émerveillé. Car, autant le coteau des Hautes-Pyrénées était sombre, oppressant, autant les collines du Gers, de l'Armagnac, me semblaient heureuses, dans leur profonde échappée bleue. Mais j'ignorais encore le sens de cette échappée de lumière. Par contre, je savais bien — pour mon orgueil — que notre village d'Aydie avait le privilège d'établir la jonction entre les trois départements : Basses-Pyrénées, duquel il relevait, Hautes-Pyrénées, Gers. Mieux encore, grâce à la « leçon de choses » des promenades, je connaissais le point précis de notre ruisseau du Sagé, où les trois Seigneurs de Béarn, de Bigorre, et d'Armagnac, se réunissaient autrefois. Sans doute pêchaient-ils, après leurs entretiens, car il s'agissait d'une « gourgue » sous les noisetiers, creux d'eau brune, où ne mordaient que des vairons. Mais, dans ce temps-là, il devait y avoir poisson à la taille des grands.

Elle aussi, l'histoire scolaire, accompagnait notre montée. Après l'église « du Quinzième » et ses deux grandes toiles du chœur — saint Jean-Baptiste, patron d'Aydie, prêchant au désert, puis baptisant dans l'eau du Jourdain — mon père m'expliquait le plan du camp romain, dont un angle subsistait, butte couronnée de chênes vétustes. Les tuniques rouges de Wellington avaient à leur tour campé là. Plus haut, une allée de chênes aussi anciens courait, dont la légende voulait qu'elle eût été le chemin de Henri IV, notre souverain de Béarn, chevauchant vers Nérac. Mais mon père aimait mieux ne m'enseigner que certitudes. Aussi se contentait-il de me montrer « le site probable »

de l'établissement gallo-romain, et de la source sulfureuse lui appartenant, que notre voisin, vieux médecin nourri de textes latins, prétendait avoir retrouvée.

Lorsque nous parvenions sur la crête, un air plus vif, qui annonçait l'océan, nous frappait au visage. Je pressentais alors le goût, l'appel du pays inconnu, qui était pourtant le mien, et qui succéderait un jour à l'univers fermé de mon village. Le vent, d'ailleurs, variait suivant les jours. Après l'odeur de l'océan, ou de la pignada landaise, il nous portait celle de la montagne, et de l'Espagne toute proche. Sans doute battait-il la crête pour rappeler au timide village tapi à son abri dans ses vergers et dans ses vignes, la présence des espaces, et, ainsi, tenter ses esprits voyageurs. Mais, aux yeux de nos gens, il ne signifiait que la pluie, ou la menace de la grêle, dont le grondement et les étendues noires déferlaient toujours du couchant.

Je m'abritais derrière mon père, plus fort pour moi que le vent marin, et nous arrivions au chêne de Lamarque, chêne antique et mutilé par les orages, qui signalait au loin notre sommet. Tandis que je dissimulais l'émotion, l'espèce d'effroi que m'inspiraient la profondeur de l'horizon et l'apparition de la montagne au bord du vide, l'explication du maître se poursuivait :

— Tu le vois, notre Béarn ? me disait mon père, renonçant cette fois à l'appellation scolaire de Basses-Pyrénées pour le nom de province qui parlait à son propre cœur. Tu le vois, avec sa montagne ?... Et là-bas, plus loin, beaucoup plus loin que la dernière crête, dans la direction du pin parasol de Diusse, c'est l'océan.

J'entendais alors le bruit de vague que faisait, lorsque je l'appliquais à mon oreille, le grand coquillage marin de la cheminée de ma chambre. Après l'apparition de la montagne, je cherchais celle de la mer, l'autre secret de l'étendue, la route par laquelle nous étaien venus nos voisins des maisons de l'église, ou l'ancien matelot de la campagne du Mexique, ou le soutier qui faisait la ligne du cap Horn, car je savais qu'en vrai village béarnais, notre Aydie, replié à l'abri de sa côte, ouvrait sur les chemins du monde, et déjà les récits de notre voisin, ancien garde-chiourme dans les plantations de coton de Floride, me faisaient voyager autant qu'enfant de port basque ou breton. C'était déjà le paradoxe, le contraste entre notre esprit casanier, notre sauvagerie, et notre esprit de voyageurs. Mais, à l'évocation de pareilles routes, mon père préférait celle de notre terre maternelle, car il ne pardonnait pas aux Amériques de lui avoir enlevé son frère, tué par la fièvre jaune à Buenos-Ayres trois mois à peine après son départ d'émigrant. Il répétait toujours que notre petit pays, malgré son peu d'espace, était long à connaître. Et il avait raison.

Béarn et pays Basque, ce pays encore inconnu s'étendait devant moi sous les espèces d'une longue terrasse boisée, qui n'acceptait de se

briser, pour faire place à des vallonnements de crêtes étagées, que vers le col de Conchez-de-Béarn, et qui supportait le décor de la chaîne des Pyrénées. Rien ne semblait séparer cette terrasse sombre de l'alignement des montagnes, sinon une vapeur inexplicable, dont je ne pouvais pas encore savoir le sens. Jamais les Pyrénées ne paraissaient aussi proches ni aussi hautes qu'à l'automne. Leur ton mauve des soirs d'octobre reste pour moi lié à l'odeur des chais, des cèpes sur la lande, au roulement des chars de vendange, au cri des oies, auquel répondait, du haut des nuages voyageurs, celui des oies sauvages surprises par la montée rapide de la nuit. Pour le bon écolier que j'étais, ces Pyrénées avaient noms familiers : pic du Midi de Bigorre, à peu près dans notre « méridien », pic du Midi d'Ossau, pic d'Anie, encore béarnais, pic d'Orhy, déjà basque. Seule m'échappait, à l'extrême ouest, bien plus loin que le point où la chaîne mourait, une montagne bleue, île surgie des mers de l'horizon, et qui n'apparaissait que certains soirs miraculeux, à la faveur de je ne savais quelle lumière. Elle reste pour moi l'île du terme, celle où j'aborderai un jour, et je ne pourrai jamais la nommer. Mais déjà, porté par le mouvement éperdu qui me prenait à la tombée du soir, je me jurais d'aller à la rencontre de ces pays secrets, et de cet océan, lorsque j'aurais quitté ma frange ronde, mon tablier sans tache d'enfant sage.

Cependant, sans pousser plus loin, j'avais matière à rêverie, car le chêne ruiné de Lamarque marquait l'emplacement du château disparu, berceau de la maison d'Aydie. Ce château, évanoui jusqu'à la moindre de ses pierres, nourrissait mes imaginations. Tandis que mon père s'entretenait avec son ami le tonnelier, je cherchais dans l'herbe de la plate-forme quelque vestige, et sur le ciel, au-dessus des feuillages du chêne, le fantôme du donjon, qui me faisait battre le cœur. Jamais, pensais-je, château féodal n'avait dû avoir pareille taille, ni porter sur ses tours tant de dames au hennin, tant de chevaliers sur son pont-levis tout criant de chaînes. Les vieux disaient qu'il avait autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année. Mais c'est toujours le chiffre de ces mythes. Et je ne voulais pas savoir que, parmi nos maisons, trois avaient été bâties avec les pierres, linteaux et boules du château mort.

Mon père me rejoignait, et je le pressais de questions, auxquelles il ne pouvait plus apporter de réponse. Car il m'avait déjà enseigné tout ce qu'il savait des d'Aydie. Odon d'Aydie était parti pour la cour de Gaston Phœbus au temps où notre village comptait à peine quatorze feux, et sa lignée avait connu grande fortune – même littéraire par la grâce d'Aissé, la belle Circassienne. Mais j'avais soif d'images et de détails vivants sur le départ du chevalier. De quelle couleur était son destrier, et de quelle couleur son panache ? Faute de pouvoir me renseigner, mon père me répétait l'histoire de Gaston Phœbus, et s'assurait que je ne l'avais pas oubliée. Comment aurais-je pu effacer

de mes yeux le drame de la Tour Moncade ? Je pensais cependant que notre château fantôme avait eu lui-même le sien, et qui me touchait de plus près : celui de la dernière comtesse, arrachée à ses murs, et exposée au pilori, à Pau, pour avoir caché deux prêtres réfractaires. Sur quoi, le château avait lui-même été châtié, et démoli jusqu'à ses fondations. Avec le chêne ruiné, il ne restait, pour en marquer l'emplacement, que la maison carrée d'un oncle par alliance de mon père, une manière de colosse qui, entre autres caprices, arrêta un jour un violoneux appelé à une noce, et le força à jouer devant ses bœufs, de l'aube au soir, tandis qu'il labourait. Mais je préférais Odon d'Aydie au géant.

— Par quel chemin était-il parti ? demandais-je encore à mon père.

Par quel chemin Odon avait-il pu partir pour la lointaine cour d'Orthez ? Par celui de Lembeye, sans doute. Peut-être avait-il rendez-vous, au pied de la tour forte de Lembeye, avec d'autres cavaliers venus du donjon de Montaner, afin de faire route ensemble. Oui, c'était le chemin de Lembeye qu'il avait dû prendre, plutôt que celui de Garlin. Nous-mêmes, n'allions-nous pas, la plupart du temps, à Lembeye ?

II

Lembeye et Garlin étaient en effet nos deux marchés béarnais. À une distance à peu près égale d'Aydie – une quinzaine de kilomètres – ces deux bourgs jalonnaient dans notre ouest la direction de Pau. Mais notre capitale, son Château, son Parlement, son Boulevard des Pyrénées, étaient encore hors de mon atteinte. Lembeye et Garlin restaient – avec la maison où mon père était né, elle-même proche de Lembeye – mon terme béarnais, la mesure de mes voyages les plus lointains. Il fallait en effet deux lentes heures pour y arriver, et autant pour en revenir, dans la jardinière que les gens du pays appelaient faussement un « break », et que tirait la plupart du temps un cheval sec, rebuté d'avance par les côtes. Ce mot de « côtes » commandait alors le voyage. Mais je ne devais en réaliser que plus tard le sens géographique, caractéristique de la région.

La route de poussière ou de boue argileuse, rechargée à la saison de plaques de cailloux coupants – le gravier bleu de l'Adour, témoin de la proximité du fleuve, ne dépassait pas en effet la crête d'Aydie – grimpait donc d'est en ouest les côtes successives. Dès ce temps-là, elle évitait les « côtes vieilles » qui jadis escaladaient droit les crêtes, et dont nous prenions à pied les raides raccourcis, laissant le cheval emmener par la route la jardinière délestée, car, au bas de chaque montée, il fallait descendre de voiture, et mettre pied à terre, afin de soulager la bête. Dans les descentes cahotantes, ma mère me communiquait sa peur de voir le cheval poussé par la voiture s'abattre et se couronner sur le caillou brisé. Vers Lembeye, je ne respirais que sur les lieues de « poutge » plate qui nous menaient jusqu'à la ville. Le cheval allait d'un trot heurté, dépassant les paires de bœufs rouges habillés de draps blancs, et les paysannes, panier rond en équilibre sur la coiffe de leur chignon.

Déjà, la lenteur de la route, la fatigue des côtes qui semblaient reculer ces pays interdits, me donnaient une impression de pays étranger. Sur la « poutge », des moutons s'enfuyaient, dont les gens du lieu tissaient la laine pour en faire leurs vêtements de bure. Le marché m'apportait ensuite une imagerie faite pour exalter mes imaginations : ville de tentes, rassemblement de foule et de bétail qui semblaient procéder d'espaces autrement vastes que le nôtre, et de pays inconcevables. D'où pouvaient naître, d'un seul coup, tant de visages inconnus, tant de voitures emboîtées, brancards hauts, devant les

remises, tant de paires de bœufs, dont certains étaient de robe blanche, parmi nos bœufs rouges de ce temps-là ? D'où sortaient tant de gens étranges, forains, bonimenteurs, bohémiennes aux robes vertes, gitanes, montreurs d'ours, singes, manèges, orgues de Barbarie ? De quelles guerres revenaient ces burnous, ces dolmans rouges, et ces casques à crinière, qui apparaissaient parfois par-dessus le moutonnement des bérets, et qui évoquaient pour moi les campagnes, les traversées et les déserts de mes lectures ? Habitué au silence des champs et au vide de nos chemins, j'en avais la tête étourdie, et me serrais entre ma mère et ma sœur. Je devais avoir à peu près le sentiment émerveillé, hagard, d'un enfant de la montagne berbère mené au souk par ses parents, à la limite de sa vallée, et qui sent battre autour de lui la marée d'un monde inconnu. Ce monde pourtant, je le savais, n'était autre que le Béarn, notre pays. Mais comme l'enfant berbère, qui ne connaît d'autre pays que sa vallée, je ne connaissais d'autre Béarn que mon village et la route qui m'avait conduit jusque là. Le Béarn immense, étranger, et qui me dépassait de ses espaces, commençait pour moi au delà de la pâtisserie, dans le vide où le « courrier » d'alors, la diligence de Pau, s'engouffrait après avoir fendu la foule, avec ses claquements de fouet et son carillon de grelots.

Mais nous nous retournions juste au bord de ce vide et ma mère s'inquiétait – car il fallait qu'elle eût toujours une inquiétude – de voir le voiturier tarder. Le jour baissait. Des nuages sombres s'amassaient à l'ouest, sur les toits, et il ne fallait pas demander au cheval d'aller vite, même sous la menace de l'orage. Nous rentrions par la longue « poutge » et ses chargements de caillou brisé, et je me serais endormi de fatigue. Mais ma mère, de peur de rencontrer les gendarmes, pressait le voiturier d'allumer sa lanterne. Serrés sur le siège du fond, nous frissonnions, ma sœur et moi, à l'imagination des deux gendarmes qui rôdaient à la tombée des nuits, sur leurs chevaux énormes, avec un tintement de gourmettes et de fers. La lanterne enfin allumée, il fallait plus longtemps encore pour obtenir du conducteur qu'il ouvrît le grand parapluie bleu capable de nous abriter. « L'orage » cependant, l'orage redouté dont le seul nom alarme encore mes souvenirs, amoncelait derrière nous son ciel noir, dramatique, parcouru par l'arborescence bleue des éclairs et par le grondement funeste de la grêle, dont les nuages semblaient chargés. L'orage nous prenait en chasse. Sous les coups de fouet, le cheval encensait, et mouillait les oreilles. Ce n'était pourtant pas pour nous que nous craignions – j'aimais trop le crépitement de l'averse sur le grand parapluie qui nous servait de tente, et la sensation d'abri qu'il me donnait. Mais je savais le danger de la grêle pour nos maisons, suspendues tout entières à leurs vignes, au sort des grappes et des

feuilles. Par rafales, les fusées paragrêle partaient des crêtes. Nous dévalions la côte aydienne, et nous retrouvions notre toit. Et ma mère pouvait enfin allumer le cierge protecteur qui implorait la grâce de Dieu pour les vignes.

— Vous entendez ? l'orage s'éloigne, nous disait-elle, lorsque l'éclair n'était plus suivi dans l'instant par le coup de tonnerre.

Si je m'attarde sur ce voyage qui me menait au terme de mon univers, c'est à la fois pour donner l'étendue de ma première découverte — juste l'épaisseur d'un canton — et pour capter dès les sources de mon enfance le sentiment d'isolement, de retraite tendre et sauvage, qui m'animait dès ce temps-là, et qui demeure dans mon cœur. Quel qu'eût été en effet le plaisir de la journée foraine, et de ses spectacles étourdissants, quelles que fussent saison et heure, la joie de « nous retirer » — c'était ainsi que nous disions — me prenait dès que le cheval attaquait le caillou maigre de la « poutge », laissant la ville derrière nous. Plus nous approchions de chez nous, plus je me sentais rassuré, abrité contre je ne savais quelles menaces, qui n'étaient pas toujours celles de l'orage de grêle, ou même celle des gendarmes. À l'instar de la bête craintive, qui reconnaît la forme et la senteur de ses buissons, j'étais heureux de voir, sur la crête maternelle, surgir le chêne de Lamarque et le fantôme du château. Pour dégringoler ma côte d'Aydie, le cheval lui-même s'enlevait, poussé par le break ferraillant. La pente douce se repliait sur nous, fermait son aile. Tuiles rouges et façades bleu de sulfate, les maisons nous regardaient rentrer. Nous retrouvions la nôtre. Le voiturier dételaît, cependant que la route s'en allait mourir au ruisseau et fermait ainsi le village à toute surprise nocturne. C'était du moins la sensation que j'en avais, les soirs d'hiver, en me glissant sous le manteau de la haute cheminée béarnaise, à ma place, entre le mur jaune de suie et la chaude épaule de mon père en train de lire *l'Indépendant des Basses-Pyrénées* sous la lumière de sa petite lampe Pigeon, et de la flamme qui jaillissait des bûches sèches. Pour ma part, mes leçons apprises, j'ouvrais un livre de voyages et je recommençais les navigations immobiles, qui s'accordaient ingénument à mon goût, ma timidité de bête terrée.

Je dois à pareils retours, à pareilles veillées, l'impression qui déjà me tenait, celle d'un univers étroit, inaccessible, acculé au coteau de l'est où mourait la route, coupé du monde à l'ouest par des côtes infranchissables, et où nul mal n'était susceptible d'atteindre si l'orage nous épargnait. Je n'en mesurais pas encore la force sur mon cœur, et ne discernais pas les raisons de cet isolement sauvage, ni l'effet qu'il aurait sur moi toute ma vie. Il semblait cependant que je fusse averti, car, malgré mon admiration pour Odon d'Aydie et pour la route de fortune qui l'avait conduit vers nos capitales, je n'avais pour ma part aucune hâte d'échapper à la douce prison de mon école, de mon

église, aucune envie de me risquer loin de l'abri. Il y fallut le drame – je dis drame en raison de ce qui se passa ce jour-là dans mon cœur – qui me força à dépasser le terme de mon voyage le plus lointain, et qui fut mon départ pour le lycée de Pau. Pour sa plus grande peine, ma mère devait découvrir après mon départ les adieux au crayon que j'avais laissés sur les murs. Je n'ose pas dire jusqu'à quel extrême alla pour moi le déchirement. Au reste, ce n'est pas ici mon propos.

III

Il y eut pourtant le plaisir du voyage, et de la découverte qui fait le sujet de ce livre. Je savais qu'à Aydie nous n'étions que des Béarnais d'extrême frontière, et que le Béarn s'étendait bien au-delà de Garlin et Lembeye. Jusqu'à notre capitale de Pau, tout d'abord, soit une trentaine de kilomètres de route. Après quoi il fallait compter sur une distance encore plus longue pour toucher le pied des Pyrénées, car l'apparence était trompeuse. La montagne ne s'élevait pas, comme elle semblait le faire, droit au-dessus de la terrasse sombre qui, vue du haut d'Aydie, faisait, au sud et au sud-ouest, le premier plan du paysage.

À Lembeye commençait pour moi l'inconnu, face à la tour forte qui servait alors de prison, et qui semblait le fouiller du regard. Le « break » qui nous avait amenés d'Aydie, mes parents et moi, s'était arrêté là, cheval buté dans ses brancards, avant de tourner tête. Ce jour-là cependant, pour mon premier départ, je ne devais pas prendre le « courrier », déjà chargé jusqu'à ses bâches. Afin de pouvoir passer à Pau la journée entière, et ménager ainsi une séparation plus douce, mes parents avaient préféré m'accompagner dans une voiture de louage. Le « courrier » de Lembeye à Pau, pour mon regret, ne portait pas le nom romantique de diligence. S'il n'avait ni trompette ni postillon, sa caisse aux rideaux de cuir, ses trois chevaux, ses grelots, ses claquements de fouet, lui donnaient cependant un air d'attelage de poste, capable d'abattre des lieues et de porter d'un trait ses passagers au cœur de pays exotiques. Ses trois chevaux, surtout. Il faut savoir ce que pouvaient signifier pour moi trois chevaux, trois chevaux de troïka de général Dourakine – mes libres imaginations couraient des routes de France à la steppe – et qui, aussi bien, pouvaient être attaqués par les loups. Les loups, ou des sangliers comme celui qui avait traversé la route, lors de l'un de nos retours du marché, et qui avait effrayé notre cheval retors.

Le « courrier » s'annonça par une fête de grelots dans l'impasse décorée d'une porte ancienne, et, débouchant sous le regard de la tour forte, couronné de trois rangs de voyageurs d'impériale, s'élança au grand trot de ses trois chevaux, pour se précipiter dans la descente des remparts. Nul départ de diligence de grand chemin, nulle partance de navire n'aurait pu me donner émotion plus forte, ni m'ouvrir horizons pareils, car sans être nous-mêmes à son bord, nous allions suivre le

« courrier » et son sillage de poussière. La navigation, cependant, devait me décevoir. Le pays, en effet, ne tenait guère sa promesse. Au lieu du pays plat qu'annonçait la terrasse boisée vue du Haut-d'Aydie, et qui aurait dû nous conduire jusqu'au pied même des Pyrénées, la route de Lembeye à Pau offrait une succession de côtes pareilles à celles que gravissait, de notre village à Lembeye, notre unique cheval rebuté et qui semblaient s'opposer au voyage. Quelle déception de voir le « courrier » lui-même, malgré son attelage volant de troïka, ralentir, s'immobiliser au pied de chaque côte comme le plus fatigué de nos « breaks » ! Les trois chevaux s'arrêtaient en effet d'un commun accord, et ne consentaient à hisser la caisse aux rideaux de cuir qu'une fois vide. Les voyageurs grimpaient la côte à pied. La partance n'avait donc rien changé à la manière du voyage. Dès l'auberge de Simacourbe, le postillon avait vidé avec ses passagers sa première bouteille de piquepoult, vin blanc sec de notre terroir. Les ruisseaux ressemblaient toujours à notre Sagé, dont ils gardaient, sous leur berceau de noisetiers, le ton rouillé et la lenteur ombreuse.

Cependant, peu à peu, l'inconnu naissait des landes et des bois. Les côtes successives avaient des tons sombres et coupaient à courte portée l'horizon. Plus de vignes pour égayer les pentes de l'est de leur chaude rougeur d'octobre, et plus de chants de vendangeurs. La tristesse de l'ardoise succédait à la gaîté de nos toits de tuiles. Les couverts du touya — la lande béarnaise — étouffaient maisons et clochers. Révélation d'un Béarn ignoré.

— C'est un autre pays, m'expliquait mon père, en guise de dernière leçon. Pays de terres froides, de châtaigne et de lait. C'est d'ici que viennent les vendangeurs que tu as vu s'engager à Aydie chaque année. Parce qu'ils n'ont pas de vin, chez eux.

Mon père, qui vivait depuis si longtemps à Aydie, au cœur du vignoble, paraissait avoir oublié qu'il était lui-même né du touya. Il semblait parler d'une terre étrangère, et d'où des émigrants seraient partis à destination de notre terre aydienne. Mais la note était juste, je devais plus tard m'en rendre compte. L'une après l'autre, les côtes parallèles s'opposaient à la route et l'obligeaient à faire effort. Un pays interdit n'aurait pas été mieux gardé, ni par plus d'obstacles. Une lourde impression d'infini, d'éloignement irrémédiable, commençait à s'emparer de moi. Cet âge dramatise. Et j'étais près d'une séparation dont la blessure en moi ne devait que très lentement se fermer. Il me semblait que je ne pourrais plus retourner en arrière, retrouver ma maison, et l'abri maternel. Déjà six heures de chemin depuis mon chêne de Lamarque. Jamais je n'avais fait si longue route.

Après l'interminable traversée du bourg de Morlaas, l'ancienne capitale béarnaise qui, à ce titre, m'émut fort, nous parvînmes pourtant au belvédère, qui, après le Béarn des Côtes, devait me révéler

celui des Gaves. Au tournant de Serres-Morlaas, le « courrier » venait de lâcher enfin notre voiture, pour fondre dans la descente, avec une hâte soudaine, lorsque j'eus la révélation. Tout concourait à rendre celle-ci saisissante : le lieu – une manière de balcon haut suspendu sur la vallée du Gave – l'heure, et la lumière automnale, qui prêtait à la chaîne des Pyrénées brusquement découverte une taille démesurée. Je ne devais comprendre que plus tard cette oppressante proximité, ce ton bleu sombre, allié à la chaude rousseur des fougères, dus l'un et l'autre au miracle de notre fœhn, le vent du Sud. Je m'étais tu, le cœur étreint. Et je n'entendais plus la voix toujours égale de mon père, vouée un jour de plus à m'instruire. Je découvrais en même temps le secret de la vapeur inexplicable qui, vue du Haut-d'Aydie, séparait seule la terrasse boisée de la fresque lointaine et bleue des Pyrénées. Cette vapeur était la brume de la vallée, qui se déroulait maintenant à nos pieds. Je la reconnaissais, elle en donnait la profondeur. Vallée, le mot avait pour moi une poésie qui tenait aux tableaux des livres de voyages. Mais, dans mon expérience d'Aydien, fils d'un pays vallonné aux eaux jaunes, d'un creux de terre, rien de pareil à cette brusque entrée en scène de l'espace. Sous l'accompagnement majestueux des montagnes, celui-ci entraînait avec lui, vers le terme de l'océan, terres, forêts et landes riveraines, sans que la rivière qui en était l'âme, le Gave lui-même, apparût.

— Mais où est-il ? demandai-je à mon père.

— Tu ne le verras que de Pau.

Il ne nous restait plus, pour arriver à Pau, qu'à descendre à notre tour la côte, la dernière, et parcourir – nouvel étonnement pour moi – la route plate et rectiligne qui, sur des kilomètres, coupait les landes du Pont-Long. J'abordais la terre d'exil. Et ce fut le déchirement de cette journée, pour l'enfant que j'étais, et qui s'était créé un univers à la mesure de sa tendresse.

IV

Le lycée de Pau, l'ancienne maison des Jésuites, où j'étais désormais pensionnaire, allait être, pendant des années, mon nouvel univers. Huit années pleines comptent dans une vie. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de passer devant mon lycée béarnais sans redevenir l'enfant au cœur serré que j'étais au moment d'en passer les grilles. Lui aussi il est resté le même, avec ses hauts combles d'ardoise, son appareil de galets du Gave en fougère, ses portails condamnés, ses couloirs, ses voûtes monacales, son parc, et sa piscine que le soleil ne voit jamais, plus froide encore que le Gave. Rien n'isolait comme ses murs corps et esprit, et j'avais beau habiter notre capitale, je restais à peu près étranger à la ville, dont l'air ne nous parvenait guère que par la grâce des externes.

Aussi la géographie de Pau se réduisait-elle pour moi aux parcours de mes sorties dominicales – « Préfecture », rue Saint-Louis, place Royale et boulevard – et à la modeste étoile des promenades du jeudi : routes de Tarbes ou de Lourdes, de Gan ou de Bayonne, ou de Bordeaux et de Morlaas. Cette dernière était ma préférée, car elle allait vers mon pays perdu et me communiquait un regret, une transe secrète. Lorsque nous la prenions deux par deux, suivis de notre surveillant et du garçon porteur d'une brosse inutile, nous commencions en effet par passer devant l'« Étoile d'Or », l'auberge d'où partait le « courrier » de Lembeye. Le postillon y était-il, avec sa bizarre casquette à oreilles, en train de savourer les foies de volailles que la patronne lui réservait ? Par le portail entr'ouvert, j'apercevais avec un serrement de cœur la voiture aux rideaux de cuir prête pour son prochain voyage. Pour y embarquer, me hisser à ma place sous la bâche de l'impériale, dans l'odeur chaude des sacs de tabac, et pour voir, dans la profondeur, l'échine des trois chevaux de poste s'atteler, j'aurais alors donné plusieurs jours de ma vie. Mais il me fallait attendre les vacances, le poignant matin du départ. Malgré tout, ce quartier de la route de Morlaas semblait moins lourd à mon exil. C'était une manière de port, orienté vers Aydie. Les esprits de mon pays y touchaient la ville capitale par des auberges pareilles à celle de « l'Étoile d'Or », et qui hébergeaient les maquignons. La route menait vers nos côtes, vers le Béarn de mon regret, dont la haute terrasse escarpée s'arrêtait au bord de la vallée.

Cette riche vallée du Gave de Pau, qui m'était apparue pour la

première fois du haut de Serres-Morlaas et que j'habitais maintenant, les autres promenades du jeudi m'en donnaient peu à peu l'habitude. Jusqu'à mon entrée au lycée, j'ignorais le plaisir de marcher en plaine, sur une route large et droite, bordée de prairies toujours vertes, de maïs exubérants, de villages en forme d'îles et coiffés de hauts toits d'ardoises. J'ignorais la douceur de gazons tels que ceux de la plaine de Billère, leur épaisseur drue, leur souplesse, et celle des feuillages argentés de la « saligue », la saulaie du Gave, raison de tant de luxuriance et de fraîcheur. Je sentais dans mon corps que j'étais d'un pays aride, pays d'argile et de caillou, émacié par les sécheresses, sevré de la fraîcheur des eaux courantes.

Ma découverte du Gave devait compter. La première fois que j'étais descendu sur sa berge, après avoir pressenti à travers la retombée des saules son souffle glacé de torrent, j'avais été saisi d'un émerveillement et comme d'une ivresse, dont il m'arrive de retrouver aujourd'hui encore le transport au contact du flot vierge. Avec sa vapeur, son tressaillement d'argent vif et la goutte de ciel de l'hoplite céruléen, la saligue faisait à l'enchantement un prélude. Le gave vert froid, la fureur de ses écumes déchirées, et son souffle d'esprit des glaciers et des neiges, m'avaient mis d'un seul coup en contact avec la Montagne. Il faut savoir ce que pouvait représenter, pour un fils du Béarn des Côtes, le spectacle du torrent et de ses remous. J'essayais en vain de réunir pareille image et celle du Sagé aydien, étouffé sous ses noisetiers, traînant de creux en creux son cours exsangue, et si faible qu'il tressaillait pour une libellule. Pouvaient-ils être fils du même pays ?

Le Gave dévalait à travers la saligue, violent, glauque et profond sur la rive opposée, et, plus près, coupé de crinières d'écume, irrité par des obstacles invisibles. Sa puissance, son grondement, m'étourdisaient. Dans ses calmes pourtant, du côté de ma rive, il s'apaisait et laissait transparaître un fond de galets d'une limpidité de gemmes. Je n'avais pas besoin de voir à contre-soleil, en amont, la nappe scintillante surgir du pied des Pyrénées, pour sentir que le Gave était fils des montagnes, car je respirais l'air des neiges qu'il apportait à la vallée, je pressentais ses sources éternelles, et un désir nouveau me possédait, celui de voir ces sources de mes yeux.

Certes, mon paysage natal m'avait accoutumé à la présence des Pyrénées. Mais la chaîne, trop lointaine, sans nul lien avec les traits de ma terre aydienne, ne constituait pour moi qu'un décor interdit. À Pau tout au contraire, sous les influences conjurées du Gave, du panorama de la montagne plus prochaine, et surtout de certains de mes maîtres, Senmartin, Campan, ou plus tard Bourdil, pyrénéistes qui parlaient de leurs courses avec amour, je rêvai de connaître à mon tour ces vallées, cette sierra qui faisait partie de mon pays.

Dans mes dimanches de pensionnaire, ma promenade préférée était celle du boulevard des Pyrénées, belvédère qui avait remplacé pour moi celui du Haut-d'Aydie, et de l'emplacement du château disparu. Lorsque mon correspondant me lâchait pour aller écouter la musique du régiment, je pouvais poursuivre à loisir ma découverte à vol d'oiseau. Le « Boulevard », ainsi qu'on l'appelait à Pau, s'y prêtait à merveille. Il n'était pas, dans ce temps-là, pourvu de la table d'orientation, dont j'ai tant apprécié plus tard le secours et la poésie. Mais la balustrade de fonte portait des plaques indicatrices, qui, par temps clair, permettaient de reconnaître les sommets. Il suffisait en effet de viser, par le trait de lime de chaque plaque, la cheminée de l'usine à gaz, pour trouver dans le décor des Pyrénées le sommet indiqué et en connaître le profil, en même temps que l'altitude. Mais, à l'extrême Ouest, je cherchais en vain le sommet détaché, l'île miraculeuse qui apparaissait de mon village, certains soirs, à la faveur de quelque magie. Dans la fresque blanche d'hiver, ou le décor mauve et bleu de l'été, le pic du Midi d'Ossau se présentait de face, au fond de son invisible vallée. Je ne l'appelais pas encore notre Cervin, mais je le saluais déjà comme le prince du paysage, et j'aspirais au jour où je pourrais en approcher. Je savais nos montagnes lointaines. Du Haut-d'Aydie, la chaîne semblait se dresser juste au-dessus de la terrasse boisée, qui limitait dans le sud et le sud-ouest notre horizon. Or j'avais fait toute la route d'Aydie à Pau sans même arriver à ses pieds. Du boulevard des Pyrénées, elle avait encore l'air de surgir à deux pas, droit au-dessus des coteaux. Mais c'était une autre illusion. Il fallait, pour atteindre les Pyrénées, traverser le Béarn des Gaves, dont le site de Pau ne marquait que le seuil.

Je tardai cependant à découvrir notre montagne. En effet, prisonniers comme nous l'étions de nos murs de lycée, nous ne

connaissions pas d'autres voyages que nos allers et retours de vacances. Nos courts dimanches ne nous auraient pas permis les courses que faisaient nos maîtres, ou nos camarades externes, et, d'ailleurs, nous étions alors possédés par la passion du rugby, passion jalouse, qui nous éloignait de tout autre sport. Je n'approchai donc les Pyrénées que presque à la fin de mon âge de lycéen. La course fut, au demeurant, plus que modeste, mais les voyages se mesurent moins aux distances parcourues qu'à la trace qu'ils laissent en vous. À ce titre, ma journée ossaloise devait durer. Et je peux m'y arrêter, car elle allait me conduire au terme de ma découverte béarnaise, en me menant jusqu'au pied de notre pic d'Ossau.

Je n'accompagnais pas l'un de mes professeurs. Leurs courses de pyrénéistes les appelaient en des lieux moins aisés — Bourdil allait bientôt réussir à l'Ossau la première course des Trois-Pointes, avec la remontée de l'arête Pointe d'Aragon — Grand Pic. J'avais pour guide le curé de mon village, l'abbé Campagne, qui devait d'ailleurs se tuer en montagne, et qui avait bien voulu me faire connaître sa vallée, car bien qu'il eût été adopté par Aydie, il était ossalois et ne retrouvait qu'en Ossau toute sa vérité. Sa double qualité d'Aydien et de montagnard lui conférait à mes yeux des prestiges particuliers. À plusieurs reprises, tandis que nous remontions la vallée, j'eus l'impression de suivre le pas vigoureux et long de mon père, et d'entendre encore sa leçon.

Quelle émotion pour moi que de voir s'ouvrir à mon intention la haute vallée pyrénéenne, commandée par la cime rose du pic d'Ossau ! Ni la vallée de Zermatt sous l'apparition du Cervin, ni la vallée sainte de Rongbuk sous celle de l'Everest — celle-ci, il est vrai, vue d'après les seuls livres — n'ont eu sur moi pareil pouvoir. J'entrais dans un monde nouveau, qui m'entourait de majesté. Vallée, je me répétais le mot poétique. Mais la première vallée qui me fût jamais apparue, celle du Gave de Pau, je l'avais surprise par le travers, alors qu'elle passait comme un fleuve et qu'elle se hâtait de fuir vers l'océan, sous le regard des Pyrénées. La vallée d'Ossau, au contraire, m'ouvrait sa porte de rochers et montait droit devant, m'attirant vers sa source, qui était, on n'en pouvait douter, la cime rosie par le soleil couchant. Le pic d'Ossau régnait sur sa vallée comme il régnait sur le Béarn, mais avec un droit plus immédiat et plus jaloux.

Nous nous élevions lentement vers lui. Mon guide m'expliquait le paysage et les sites. Mais je ne lui aurais pas confié mon sentiment de pèlerin sur sa route de Compostelle. Je les touchais enfin, ces Pyrénées, chaque jour apparues et toujours hors d'atteinte. Elles s'élevaient des deux côtés du pays d'Ossau et l'enserraient de plus en plus. Le nom unique de Béarn pouvait-il s'appliquer à la fois à nos côtes, à la vallée paloise, qui maintenant me faisait l'effet d'une

plaine, et à cette haute vallée alpestre ? Tout y était nouveau à mes sens, et surtout la saveur inoubliable du soir : air capiteux, chargé du souffle balsamique des sapinières et de la violente fraîcheur du gave. Respirant à pleine poitrine, je retrouvais par contraste l'étouffement des journées d'août sur nos chaumes et sur nos vignes, la touffeur, l'odeur de notre terre aydienne et de ses herbages roussis. Et je m'étonnais encore une fois qu'il eût suffi d'une aussi brève route pour me dépayser à ce point et me faire changer d'univers. Le gave que nous remontions était certes le frère du grand Gave, qui m'était devenu familier. Mais, plus nouveau, il gardait la fougue de ses sources. Il se déchirait à ses propres écueils, les couronnait de ses écumes, précipitait ses chutes scintillantes, si rapide qu'il semblait devoir couvrir en quelques instants la distance qui le séparait de l'océan, pour s'abîmer tout vif encore dans ses gouffres. En ce temps-là, les barrages ne cassaient pas les reins de ces poulains sauvages, les conduites forcées ne tarissaient pas leurs courants.

Elle-même, au lieu de mollir sous la semelle de la sandale dans une épaisseur de poussière, la route blanche restait dure au pied, comme un marbre, le marbre qui en faisait le grain. Tout d'ailleurs paraissait taillé dans le roc, et je m'émerveillais, moi qui étais né d'une terre dénuée de pierre. Denses et blancs sous leurs toits gris et leurs clochers, les villages semblaient faits de la même matière dure, apparente du reste dans la lourde ardoise des toitures et dans le marbre des linteaux. Auprès de ces maisons à l'épreuve des neiges, édifiées pour l'éternité, combien les demeures de nos côtes, pauvres de matériaux, pétries de torchis et coiffées de tuile friable, m'apparaissaient fragiles et déjà condamnées ! Je ne croyais pas si bien penser. Retrouvant en Ossau son orgueil de natif, mon guide se plaisait à me faire admirer cette solidité, cette massivité qui s'étendait à l'homme :

— C'est ici qu'est né le lutteur Cazaux à la mâchoire d'ours, l'homme qui soulevait un cheval sur son dos. Et d'ici que partit le marcheur Orteig, qui battit une voiture sur le parcours pic du Midi d'Ossau-Paris-pic du Midi d'Ossau.

Je lui rappelai que notre village d'Aydie avait, lui aussi, nourri des colosses, le vieux Lamarque tout au moins. Mais ceci se passait en des temps plus anciens, tandis que le pays d'Ossau éclatait encore de sève et de jeunesse. Les foins et le maïs y étaient d'un vert, d'un dru que je n'avais encore jamais vus, même dans la vallée du Gave de Pau. Les bêtes, elles aussi, semblaient d'une substance plus dense. Elles étaient bien en chair, lustrées. À l'entrée de Bielle, à la nuit, nous croisâmes un groupe de juments noires, rondes de flancs, larges et luisantes, toutes pareilles à celle que l'abbé Campagne avait emmenée à Aydie, et dont la longue et puissante foulée humiliait le trot heurté et court

de nos chevaux. J'avais le sentiment d'accéder enfin au cœur du Béarn. Cœur de montagne, de pierre dure, d'où jaillissait la source de sa force et dont nous n'étions, dans nos cantons lointains, que de bâtardes avancées. C'est le privilège et le tort des hauts lieux que de donner ainsi le change, car, au vrai, il y a dans mon Béarn plusieurs pays. Mais il me restait à l'apprendre.

VI

L'eau de source surtout, l'eau vive et joyeuse, dont nous étions chez nous si durement sevrés, et qui, dans le pays d'Ossau, semblait jaillir de chaque pierre, me faisait l'effet d'un miracle. Jamais je ne devais goûter eau plus glacée, plus savoureuse, que l'eau de la fontaine de Bielle, l'ancienne capitale de la vallée, où nous passâmes la nuit chez le curé doyen. Elle avait un parfum de neige et de prairies en fleurs. Et je souffris pour ma terre assoiffée et ses fontaines inertes. Je passais vraiment dans un autre monde, où rien de mon expérience passée ne servait. Mon guide lui-même paraissait être redevenu des pieds à la tête l'Ossalois de son origine, si bien que rien ne me rattachait plus à mon pays.

Le dépaysement que j'accuse ici semblera peut-être excessif. J'en retrouve pourtant, avec la vivacité des souvenirs d'enfance, la surprise, le défaut de contact, la sensation d'exil, car je n'étais encore qu'un enfant sauvage, passé de la retraite d'Aydie à celle du lycée, et, si court que fût le chemin de l'Ossau et banale la promenade, j'avais le sentiment d'être engagé dans un voyage en terre lointaine. Le lendemain à l'aube, je suivais les grandes enjambées de l'abbé Campagne au-dessus des Eaux-Bonnes, dans les lacets du Gourzy, sous les hêtres. La modestie de la course n'enlevait rien à l'air de miracle qui continuait à m'entourer. Habitué aux sous-bois ingrats et broussailleux, je n'avais jamais goûté le plaisir d'aller par des sentiers aisés. Les profondeurs, le silence, l'altitude de la futaie me remplissaient d'un sentiment que n'avait pas pu m'inspirer notre nature à la taille de l'homme, faite pour le servir dans ses travaux, et non pas pour le dominer. Il n'était donc pas besoin d'un voyage en Suède ou en Russie pour connaître la majesté de la forêt telle que la dépeignaient les livres. J'admirai notre Béarn, assez divers, assez aimé des dieux pour présenter ainsi mille visages et passer des côtes du vignoble au mystère de la sylve.

La hêtraie s'éclaircit comme si elle allait ouvrir sur le ciel. Des lances de soleil la traversèrent. Au moment d'en franchir la lisière, je m'attendis à des apparitions. Si son état l'avait gardé de me conter des histoires de génies, le vieux curé de Bielle n'avait pas tari d'histoires d'ours, qui avaient l'air de contes de fées. J'étais donc au pays d'où venaient les montreurs qui faisaient danser leurs ours muselés, au son du tambourin, apportant à nos chemins aydiens un air de montagnes

exotiques. Pourquoi, s'ils venaient de l'Ariège, ne seraient-ils pas venus aussi bien de l'Ossau ? Moi-même, je passais les lisières d'où je savais que l'ours, l'ours brun des Pyrénées, surgissant de l'ombre du sous-bois, se jetait sur les vachettes assez imprudentes pour y chercher un abri contre le soleil trop cuisant de l'alpage. Mon Béarn ne nourrissait pas que des lièvres ou des perdreaux, et nous n'avions pas à envier le grizzly des Montagnes Rocheuses. J'espérai un instant voir apparaître l'ours, dressé sur son train de derrière et bras ouverts. N'était-ce pas ainsi qu'au dire du doyen de Bielle, il s'était présenté au chasseur saint Martin, une nuit de Noël, au saut d'une source du gave ?

Si, déjà, je n'avais eu pour règle de cacher mes émotions, lesquelles n'avaient rien à voir ni avec le réel, ni avec l'usage des autres, mon sentiment de ce jour-là aurait fait sourire mes camarades montagnards. Lui-même, mon guide devait ignorer par quels chemins il me menait. Images de contes féeriques, je glissais sur des prés de réglisse et de fleurs vives, dont aucune n'avait les violets, les jaunes ternes de celles de mes champs. Des vignettes, qui paraissaient sortir des pages d'un livre de mon école, s'offraient à moi : parcs, bergeries, et moutons neufs comme des jouets. Il y avait donc, réellement, un monde des bergers suspendu sur le ciel, dans la fraîcheur des herbes et des sources ? Je n'avais jamais vu que « le berger » unique, qui venait tous les ans hiverner à Aydie. On disait bien que c'était un berger de la montagne. Mais comment le croire ? Chez nous, il dépouillait toute poésie. Il menait son troupeau à travers nos chaumes poudreux, et, la nuit, il avait son parc dans la basse-cour d'un voisin, parc dénué de tout mystère, entre la mare et le fumier. Les bergers de l'alpe d'Anouilhias paraissaient au contraire régner sur un monde tel que me l'avait fait imaginer la légende des pasteurs et de leurs troupeaux éternels. Rien n'y manquait, ni la cabane de pierres sèches avec sa fumée, ni l'âne de bât qui, dans les transhumances, portait les ustensiles et le parapluie bleu, ni le chien des Pyrénées, le grand chien laineux noir et blanc. Nul besoin pour nous, Béarnais, d'aller chercher les saint-bernard, ou les terre-neuve. Notre patrie se suffisait, et suffisait à nous fournir toutes les images du monde. Pareille conviction s'est, depuis, confirmée en moi.

Un berger m'apparut sur le seuil de sa bergerie, où il était en train de faire ses fromages. Et ce fut pour justifier mes imaginations, car il nous raconta que l'ours l'inquiétait. Ou plutôt, une ourse de grande taille, et qui donnait à ses oursons des agneaux en guise de jouets. Le matin même, il avait encore perdu deux bêtes. Seul manquait au tableau l'aigle des Pyrénées, pour éclipser la buse qui, à Aydie, fondait sur nos volailles de terriens. Mais il ne consentit pas à descendre du ciel. J'enviai le romanesque du berger exposé aux attaques de l'ours,

aux tourmentes et aux orages des hauteurs, et livré à la seule contemplation des étoiles. Je croyais découvrir la félicité de l'homme au désert et pensais à notre patron saint Jean-Baptiste, qui avait prêché le dépouillement volontaire aux pasteurs.

— Vous verrez peut-être les isards, nous promit le berger en guise d'adieu. J'ai entendu une dégringolade de pierres, sur la raillère.

Nous montâmes alors vers le col, d'où l'abbé Campagne voulait me faire voir le pic d'Ossau, et j'en oubliai les isards, car la cime maîtresse orientait depuis longtemps mes rêves, et son approche me donnait une émotion d'autant plus grande que je m'étais à plusieurs reprises étonné de ne pas en apercevoir encore le visage. Je savais cependant que, de sa hauteur de près de trois mille mètres, le géant commandait toute la montagne, et, à nos pieds, la profondeur de la vallée. De grands nuages blancs, gonflés comme des voiles de navire, dérivèrent enfin dans la direction du col, où devait se produire l'apparition. Un frisson froid courut l'herbe rase et le filet d'eau vive qui s'échappait entre les pierres, et le nuage, au bout de quelques instants, fut sur nous. Mais il s'était changé en nuée grise. Lorsqu'il m'enveloppa, je frissonnai et fermai les yeux, car je ne doutai pas qu'il descendît sur nous pour nous préparer à l'apparition. De ma vie je n'avais été ainsi saisi et transporté par un nuage. Il fallait que je fusse parvenu à la hauteur même du ciel. Mais je me serais bien gardé de confier pareille exaltation — effet d'une imagination trop vive et d'une ignorance de la montagne qui me disposait aux pires candeurs — à mon guide, si raisonnable et montagnard.

Il montait à lentes enjambées, soutane retroussée comme un abbé basque joueur de pelote, et me ménageait les degrés qui me séparaient de l'apparition :

— Encore ce rocher...

Nous arrivâmes à l'épaule du rocher blanc. Celui-ci semblait avoir déchiré le nuage, car il se profila sur le fond bleu lavé d'une brève éclaircie.

— Tu vas le voir. Prépare-toi.

Mon cœur, déjà soumis à l'effort de la montée rapide, s'était mis à battre à coups tumultueux. L'abbé Campagne semblait parler d'une apparition surhumaine, et, de fait, lorsque l'Ossau surgit de la coupe du col de pierraille, d'un seul élan, sur le ciel qui amassait autour de lui ses orages, je fus saisi d'une manière d'épouvante. Lui-même, le sommet, avait pris un ton obscur et semblait accumuler sa foudre. Tout autour de son isolement, la montagne s'affaissait, incapable de supporter un poids pareil de majesté. Le ciel fut parcouru par un tressaillement. Je crus entendre un premier roulement de tonnerre, coup de semonce du divin, et me sentis si égaré dans ces régions surnaturelles en proie à la transfiguration de l'orage que, malgré moi,

j'interrogeai :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mais, le tonnerre. Nous allons devoir faire vite, à présent. Le temps menace.

Sans le savoir, mon guide avait eu le même mot que ma mère dans les sphères inférieures auxquelles j'avais été voué jusque là : « l'orage, il fallait se hâter ». Mais, aux hauteurs indicibles où j'avais l'illusion de m'être haussé, la crainte de ma mère pour notre retour en voiture, pour nos vignes et pour nos champs, me parut tellement dérisoire que je n'osai même pas m'en souvenir. Par bonheur, ce premier orage se dissipa et il nous permit d'arriver à la crête du pic de Ger, but de notre journée.

Certes, ce n'était pas le pic d'Ossau, même par sa voie la plus facile. Mais c'était ma première ascension d'enfant des basses terres, et, le seul fait de n'être là qu'à deux cents et quelques mètres de l'altitude de l'Ossau, dernier degré de notre ciel, me remplissait d'une fierté naïve. Je savais bien que je ne raconterais à personne ma course à vaches de la journée, ni mon émoi. Mais qu'importait le sentiment, l'expérience des autres ? Pour ma part, je n'avais jamais vu la terre de si haut.

Le vent passait avec une violence d'espace, et renversait sur l'aile les choucas et leurs cris. Derrière nous, les sources naissaient des névés, qui m'avaient fait toucher les neiges éternelles. Jusque-là, en effet, la neige n'avait été pour moi que féerie d'un jour, tôt effacée. Elle tombait rarement sur nos côtes d'Aydie et même sur les toits d'ardoise de Pau, et c'était pour fondre aussitôt en une boue souillée et noire. En même temps que la pureté minérale, la virginité de la neige venait de m'être révélée. L'isard manquait à ce tableau pour l'animer et en parfaire l'enchantement. J'avais du moins percé le secret de la naissance de nos gaves, de leur fraîcheur de neige bleue, et de leur fougue. Dévalant de si haut, vers le pays d'Ossau dont la verte vallée s'abîmait à nos pieds, ils devaient, de toute évidence, se souvenir de leur naissance jusqu'à leur mort dans l'océan.

Par-dessus le moutonnement des premiers contreforts de la chaîne, dans le nord-est, je cherchais cependant, sans l'avouer à mon guide qui me nommait l'un après l'autre les sommets, le coteau de mon village perdu. Puisque du Haut-d'Aydie j'apercevais le pic de Ger parmi les sommets de la sierra, j'aurais dû, en retour, de ce nid de choucas du pic de Ger, battu par le vent des espaces, découvrir la crête d'Aydie. J'avais du moins la joie d'embrasser d'un regard la profondeur de mon Béarn, d'en prendre pour la première fois la mesure.

Cependant, l'orage menaçait de nouveau et nous dûmes nous hâter de redescendre. L'abbé Campagne dévalait avec une prestesse d'isard.

Je me demande, en revoyant sa descente assurée, comment il a pu manquer un jour son pas, et se tuer au bas d'une pente. Dans la descente orchestrée par l'orage, il m'apparut comme l'esprit de ces lieux romantiques, esprit ailé et incapable de faillir. Le grondement du tonnerre se répercutait tout autour de nous et semblait fracasser en cercle les cimes. La nuit rapide nous poursuivait, fondait sur nous. Mais elle ne pouvait rien contre mon exaltation de la journée. Je rougissais encore de mes terreurs à l'approche de nos orages des bas-fonds. Que pesaient-ils au regard de la majesté de l'orage en montagne, du drame de son ciel, de ses cimes retentissantes ? Pas plus que ne pesaient nos coteaux auprès de ces montagnes, nos ruisseaux et nos bois auprès des torrents et des gaves, et de la forêt qui nous recueillait à la descente de l'alpage, pour nous conduire au fond de la vallée, à l'abri.

VII

Je connaissais désormais, ou, du moins, j'avais traversé, du nord-est de mon terroir natal au sud-ouest du massif de l'Ossau, mon Béarn : côtes, vallées des gaves, hautes vallées, montagnes. Il me restait à connaître le Pays Basque, dont je savais depuis les bancs de ma petite école qu'il partageait avec le Béarn le département des Basses-Pyrénées, sans toutefois me figurer comment pouvait s'agencer le partage. J'avais découvert la montagne. Il me restait à découvrir la mer de mon pays, cet Océan, dont le vent régnait jusqu'à nos coteaux reculés.

À vrai dire, j'avais eu à Aydie ma première révélation de la terre des Basques, par ses chansons et la mélancolie de ses berceuses. Une Basquaise était en effet arrivée jusqu'à nous au prix d'un voyage au long cours : deux heures de « courrier » basque, cinq ou six heures de train – avec l'attente en gare de Puyoo – cinq heures de « courrier » béarnais de Pau à Garlin et deux heures encore de jardinière. À la veillée, la voyageuse nous avait chanté des airs de son pays. Je me rappelle encore l'« Ene Maïtea, errazu », et l'émotion que m'avait causée cette langue inconnue, qui paraissait venir d'îles lointaines. Je baissais les yeux sur les flammes mourantes et croyais voir des ombres, entendre des voix de rivages secrets. Se pouvait-il que pareille messagère vînt d'un pays si proche du nôtre par la distance, qu'il existât près de la nôtre une terre si différente, douée d'une langue interdite et que des milliers de lieues d'océan auraient dû séparer de nous ?

Mais il y eut surtout la révélation de « Ramuntcho », et la musique de sa phrase liminaire « Les tristes courlis annonciateurs de l'automne... », dont l'enchantement mélancolique ne devait plus se dissiper en moi. Même aujourd'hui, il me suffit en effet de revoir la salle d'étude de mon lycée palois, les visages de mes camarades, et d'entendre au-dessus de ma tête le grésillement du bec Auer, pour revivre mon émotion. Dès que j'avais ouvert le roman de Loti, la phrase avait chanté en moi avec une mélancolie accordée sans doute à des secrets qui me préparaient à l'entendre. J'allais désormais en chercher l'écho dans les vallées où le bouvier basque remontait vers ses fougeraies, à l'arrière-saison, sous le cri triste des courlis.

Lorsqu'il me fut donné d'aborder le Pays Basque, j'eus pourtant une déception. J'y pénétrai en effet par la porte de la forêt et l'Hôpital

Saint-Blaise, le village basque frontière m'apparut tout pareil aux villages béarnais de la vallée du gave d'Oloron, vallée que nous venions à peine de quitter. Il fallut, pour me consoler, la visite de l'église qui hébergeait jadis les pèlerins en route pour Saint-Jacques. Le pèlerinage de Compostelle exerçait en effet sur mes imaginations un pouvoir singulier. Je suis d'ailleurs resté sensible à tout ce qui en touche le souvenir et à la présence de ses vestiges. La nuit venue, sous le manteau de la cheminée de l'auberge, il suffit de quelques histoires pour me rendre le sentiment que je venais de passer réellement une frontière. L'aubergiste raconta les bagarres au makhila qui, au retour des marchés et des foires, mettaient encore aux prises Basques et Béarnais. Mais il se garda de nous dire que, dans la salle basse où nous étions à l'écouter, un Béarnais et un Basque s'étaient même battus au couteau, et tout récemment. Et, dans la nuit, j'entendis l'irrintzina, l'étrange cri des Basques, poussé sans doute en notre honneur et pour nous signifier que nous entrions en terre étrangère.

Le lendemain, pourtant, je retrouvai mon désappointement, car j'avais beau pénétrer plus avant dans le pays, je ne voyais toujours que maisons pareilles à celles des vallées béarnaises, sombres comme elles, et, comme elles, couvertes d'ardoises. N'eût été le fronton et le mystère de la langue, j'aurais cru être encore, à Mauléon, dans un bourg de chez nous. Si bien que je pensai n'être pas parvenu encore au vrai pays des Basques. Dans ce temps-là, j'ignorais en effet la singularité du pays de Soule et les raisons géographiques de l'aspect et du type de ses maisons. Aussi, n'eus-je la certitude d'accéder enfin au Pays Basque que lorsque le « courrier » de Meharin m'amena à Armendarits. Je trouvais enfin le dépaysement espéré. Aussi différentes des maisons des vallées béarnaises que de celles de nos côtes, les maisons annonçaient vraiment un pays étranger. Blanchies à la chaux crue, avec leurs contrevents peints en rouge-brun et les guirlandes de piments rouges suspendues à leurs fenêtres, elles avaient déjà un air d'Espagne. Et j'eus ainsi le sentiment d'être sur la voie de l'autre pays, celui qui, par-dessus la sierra violette d'octobre, les jours de vent du Sud, m'adressait son appel.

Lui-même, le village d'Armendarits, son fronton, son église, ses maisons blanches, le pan de montagne violette auquel s'appuyait son décor, m'offrait le type de village que j'imaginai d'après « Ramuntcho ». Dès le lendemain de mon arrivée, il y eut, après les vêpres, une partie de pelote à main nue, la première à laquelle j'eusse assisté en pays basque. La légende ne mentait pas : lorsque tinta le premier coup de l'angélus, les joueurs s'interrompirent et tous les hommes se découvrirent. En ce temps-là, les Basques portaient encore, sous le béret, la courte blouse noire à petits plis et la chemise blanche. Ces hommes, jeunes et vieux, tête nue durant la sonnerie de l'angélus,

m'éloignaient autant que possible de ma terre. Jamais, l'eût-il voulu, l'abbé Campagne, malgré sa popularité, n'aurait obtenu de ses paroissiens d'Aydie pareil geste. Heureux si ceux-ci ne restaient pas, hors de l'église, à bavarder pendant toute la durée de la messe. Après la partie de pelote, le fandango commença, comme dans « Ramuntcho », et, parmi les jeunes filles aux blouses roses, si vives sur leurs espadrilles, il me sembla voir Gracieuse elle-même. Les imaginations de Loti s'interposaient à chaque instant entre moi et les choses, et j'aurais voulu être le compagnon, l'ami fraternel d'Arrochkoa. Jamais plus je ne devais ainsi céder à la suggestion d'un livre. Ce fut sous le climat de « Ramuntcho » que j'aimai les églises et les frontons vivants, la coquetterie des maisons fleuries et blanchies tous les ans, et qui, malgré leurs inscriptions anciennes, conservaient leur air de jeunesse.

La montagne était modérée et ne rappelait certes pas celle de nos hautes vallées béarnaises. Mais, avec ses croupes arrondies, ses tons bleus et violets, la rousseur de ses fougères, elle était douce au regard, aisée. De plus, elle allait me donner ma première vue de la mer. C'est pourquoi je conserve si vivace son souvenir. Cette montagne d'Armendarits, bien plus modeste que le pic de Ger ossalois, n'avait même pas de nom. Dans la maison de mes hôtes, on ne l'appelait que « la montagne de la mer ». Avant d'en entreprendre la montée, nous fîmes halte dans une ferme d'une netteté telle que jamais je n'avais admiré chez nous sa pareille : bois sombres et polis, cuivres luisants, cuisine passée au badigeon de chaux comme la façade elle-même. Les Basques ont-ils appris cette netteté des Hollandais, ou de leur propre habitude à la mer ?

Du haut de la montagne ronde d'où descendaient les chars pliant sous la fougère, l'océan enfin se dévoila, terme et fin de nos terres. Mais comment prétendais-je l'apercevoir du chêne de Lamarque, lorsque je demandais à mon père de m'en indiquer la direction, dans le couchant ? J'avais déjà fait les trois quarts de la distance qui séparait Aydie de l'océan, traversé tous les Béarns et la moitié du Pays Basque, et, pourtant, de la montagne d'Armendarits, l'océan n'apparaissait encore que comme une frange de brume. Brume qui aurait pu aussi bien être un banc de nuages à l'horizon de l'Ouest que la lisière de la mer. Je m'attardai à contempler ce terme, où s'évanouissait la densité matérielle de la terre, car je sentais confusément que l'Atlantique était la fin de nos pays, et j'en reconnaissais le vent humide, tel qu'il passait parfois sur nos crêtes perdues.

Alors seulement, je pensai que je venais peut-être de découvrir ma montagne inconnue, celle qui, certains soirs, m'apparaissait du Haut-d'Aydie, bien au-delà du dernier môle des Pyrénées, telle une île

émergée des mers. Mais, même aujourd'hui où j'ai tout lieu de croire qu'il s'agit de la Rhune et non pas de la montagne d'Armendarits, j'aime mieux ne pas identifier la montagne solitaire, en rompre par un nom l'enchantement. J'aime mieux, aujourd'hui encore, croire à mon île inexploitée. Lorsqu'elle m'apparaît d'Aydie, à l'automne, j'ai ainsi le sentiment d'avoir mérité son secret et la confiance qui nous unit, et, par là, gardé le plus précieux de mon enfance.

VIII

Pour achever ma découverte, il me restait à parvenir à l'océan. Encore une fois, il semblera invraisemblable que j'aie tant tardé à le faire, moi qui étais fils de ce pays. Comment ? Mettre des années, tout un âge, à aller d'un bout de sa province à l'autre, voyage qui demande aujourd'hui moins de trois heures de voiture ? Il en fut cependant ainsi et je ne connus que fort tard l'Atlantique et le pays basque marin. Les écoles me tenaient : école d'Aydie, lycée de Pau, où mon jeune frère me remplaça lorsque je partis pour Paris, puis lycée Henri-IV – encore béarnais ! – si bien que je connus Paris, ou du moins ce qu'en pouvait deviner un pensionnaire, avant Bayonne et Saint-Jean-de-Luz. Quant aux vacances, elles me ramenaient toutes à Aydie et j'étais heureux de ne pas en bouger, du temps où ronflait la batteuse à celui où cliquetait la barre des pressoirs.

Il fallut, pour m'amener enfin à Bayonne, mon départ pour l'Espagne et le séjour d'études que je devais faire à Valladolid. Déjà, le vieux quartier m'avait donné un avant-goût des villes espagnoles. Mais ce fut la découverte du port qui marqua pour moi la journée. Sous l'échauguette de la place du Réduit, je vois encore la Nive de ce jour-là, une Nive teintée de rouge après les pluies, rejoindre un Adour aux eaux jaunes, porteur de bateaux de haute mer, de mâts de charge et de cheminées étoilées. Il y avait donc, dans ce qui était encore mon pays, un authentique port marchand, grues, cargos, fumées d'usines. Je savais certes depuis longtemps, de savoir d'écolier, que Bayonne « importait le charbon de Cardiff, le minerai de fer de Bilbao, exportait les poteaux de mine », mais ce n'étaient que mots, tandis que là je touchais le réel : poteaux de mine taillés dans la chair rougeâtre des pins, tas de charbon, et vapeurs espagnols soulevés à la hauteur du quai par la marée. Le flot de l'océan était-il donc assez puissant pour refouler celui de l'Adour, et des gaves que j'avais vus dévaler les vallées à une allure de torrents roulant les pierres et les épaves ?

Des quais de Bayonne à l'océan, je fis encore une rencontre : celle de la pignada de la forêt landaise, dont le vent atlantique nous apportait jusqu'à Aydie le souffle et, en avril, la pluie de pollen. Elle franchissait l'Adour et débordait sur notre pays, pour ajouter encore à la diversité de ses paysages et de ses essences forestières. Je goûtai son parfum résineux et salubre, son silence, au fond duquel grondait déjà la rumeur de la Barre, et lui sus gré d'étendre jusque-là le désert, qui

protège du Nord nos terres jalouses. Aujourd'hui encore, lorsque je retourne au Pays Basque par Bayonne, je prends toujours la route de la Barre, pour le plaisir de traverser cette pointe de pignada engagée chez nous, et pour celui de retrouver dès l'arrivée le plus beau paysage marin que puisse offrir l'accès à nos rivages. D'un seul coup, en effet, le regard aperçoit dans le nord, au-delà de la Barre, les plages rectilignes et infinies des Landes et leurs cordons de dunes, dans le sud, la côte des Basques, la Rhune, le Jaizquibel et toute l'étendue du golfe cantabrique.

Je ne peux pas me souvenir du jour où je découvris pour la première fois ce paysage, sans en éprouver encore le choc grisant, l'éblouissement, sans en respirer l'embrun chargé d'iode et de sel, si nouveau pour mes sens de terrien. Jamais je n'avais supporté l'assaut du vent sur les jetées, ni vu les lourdes vagues accourir, briser sur les enrochements, et refluer en nappes scintillantes. Jamais je n'avais entendu ce grondement des lames déferlantes, cette voix. Tandis que j'avais eu, pour mon initiation à la montagne, un compagnon, un guide, j'étais seul cette fois, libre de m'émouvoir. Je pus ainsi m'exalter à loisir, remercier mon pays qui, avec celle de l'Ossau, pouvait me ménager une révélation pareille, montagne et mer, altitude et espace. Pays unique, pensai-je, et où se mirait l'univers.

Déjà je ne me lassais pas de voir venir du large les grandes vagues glauques et sombres, montées des abîmes inépuisables. Elles déferlaient, avec une senteur violente d'algues marines, léchaient par cercles la plage de sable sur laquelle je me tenais à l'épaule de la jetée, et se retiraient, avec, sur le gravier, un long grésillement d'écume. Déjà j'épousais leur rythme éternel, je partageais cette grande respiration de la mer, que le corps possédé par le vent et par le souffle de la vague, appelle et souffre jusqu'à perdre conscience de soi, s'anéantir. Au reste, les épaves étaient là, débris noirs de bateaux jetés à la côte, âmes en peine. Pourquoi aller chercher la poésie du Raz de Sein, ou de la Baie des Trépassés, le charme de « Pêcheurs d'Islande » ?

Le lendemain pourtant, lorsque j'ouvris ma fenêtre de la pension « Anchochury », à Ciboure, le vent du Sud prêtait à la baie de Saint-Jean-de-Luz un ton de Méditerranée. Il avait conjuré les esprits de la mer brumeuse, et les pêcheurs bretons n'étaient pas encore là pour les rappeler. Sans le savoir, j'entendais le piano de Ravel par la fenêtre ouverte. Il fut au reste bientôt couvert par le cri des marchandes de sardines, en train de s'égailler à travers les ruelles. Dans la matinée, je visitai le port des pêcheurs, les rues de la cité luzienne. Puis, avant de passer la frontière de l'Espagne, je voulus connaître le pays de la Rhune, qui était particulièrement le pays basque de Loti. Ascain, d'ailleurs, s'enorgueillissait de montrer, près de son fronton, l'hôtel

aux volets verts où celui-ci avait écrit « Ramuntcho ». Ce court voyage me conduisit à Sare par la montagne. Habitué à mettre pied à terre à la moindre de nos côtes, même avec les trois chevaux du « courrier » de Lembeye, j'eus la stupeur de voir l'attelage du « courrier » de Sare s'enlever, et, sans obliger les gens à descendre, attaquer au trot les lacets du col de Saint-Ignace.

Sous les chênes têtards, je cherchai avidement le char de fougère d'Arrochkoa, et, derrière son enclos de dalles de schiste dressées, la ferme blanche d'où il partait, à la nuit tombée, son sac de contrebandier à l'épaule. J'étais à ce point nourri de ce roman, dont je savais pourtant qu'il n'avait pas été reconnu par les Basques. Que m'importait ? L'accord où j'étais avec lui rendait pour moi sa dernière ligne « O crux ave spes unica », aussi déchirante que si j'eusse été moi-même en jeu. Mais, même à présent, et passé le temps du sortilège, je dois à la vérité de plaider la justesse du climat de « Ramuntcho », car Loti ne fut pas un voyageur de fantaisie. De même qu'il eut un sentiment exact, et d'une acuité singulière, des printemps pluvieux de Fez, de même il eut celui des automnes mouillés de la terre basque. Et j'étais justifié, du moins aux yeux de la géographie, lorsque j'essayai, ce soir-là, de surprendre sous les chênes le char de fougère d'Arrochkoa.

J'allais moi-même, à découvert, et sans ballot de contrebandier, passer la Bidassoa, la frontière d'Espagne, car les pays maternels ont beau être étendus, merveilleux, ils ont leur limite. Dans un très lent voyage interrompu, j'étais enfin parvenu en un lieu qui répondait au lieu de mon premier départ. Aydie faisait en effet l'angle extrême des Basses-Pyrénées, dans le nord-est. Saint-Jean-de-Luz formait, dans le sud-ouest, l'angle opposé. De l'un à l'autre, j'avais pris la mesure de mon pays. Cette mesure ne se comptait pour moi ni en kilomètres ni en lieues, ni en heures — encore longues — de voyage. Elle ne s'évaluait que par la distance infinie qui séparait la Rhune du timide coteau de vignes où j'étais né, du ruisseau qui ne verrait jamais ni contrebandiers ni montagne. J'étais déjà sur le chemin que je devais prendre plus tard. Chemin de l'Espagne qui m'attendait, et dont le vent du Sud me portait l'amitié.

deuxième partie

Saint-Jean-de-Luz Pau et Aydie

Depuis cette lointaine découverte, ces voyages d'enfant qui me faisaient l'effet de traversées – et qui l'étaient puisqu'ils m'avaient porté d'un terme à l'autre de nos terres – j'ai suivi tous les chemins de notre pays. Ils ne nous appartiennent certes pas, et nombreux sont les étrangers qui en ont l'usage, car c'est le trait des pays béarnais et basques, si fermés par certains côtés, que d'être ainsi pratiqués et connus. Encore faut-il y vivre pour être admis à leur intimité. Pour ma part, j'ai vécu et vis en trois lieux qui en commandent les routes : Saint-Jean-de-Luz, Pau, et Aydie. Ainsi l'expérience de l'homme qui, né d'un sol, y demeure attaché, a pu, à force de saisons, nourrir en moi un sentiment justifié. Pour concevoir un goût personnel d'une terre, il faut être en effet parvenu à une manière d'osmose, s'être pénétré de ses soleils et de ses pluies, avoir subi les influences de ses sources, de ses vents et de ses esprits, pratiqué sa maison, ses gens. Il faut, de tel ou de tel haut lieu accepté ou choisi, avoir saisi un jour le mouvement des horizons, des eaux, et surpris ou cru surprendre leur secret. Heureux si pareils lieux se distribuent aussi harmonieusement que l'ont fait pour moi mes trois demeures, joignant les uns aux autres pays basques et béarnais. Après avoir conté ma découverte d'autrefois, je me situerai donc à présent, tour à tour, à Saint-Jean-de-Luz, à Pau et à Aydie, et j'essaierai de fixer le visage de mon pays, tel qu'il m'apparaît à la maturité.



« Près du gave et de son rapide torrent, un berger, appuyé sur son bâton, attendait je ne sais quel signal. »



« La belle maison du haut de Simacourbe. »



*« Les maisons elles-mêmes s'éclairent et
semblent découvrir le soleil. »*



*« ... la foule des hommes après vêpres, au moment où les joueurs de pelote
se chauffaient la main au fronton
en essayant les balles. »*



Ciboure : « *Le pas encore roulant d'un pêcheur en béret qui rentrait de la mer.* »



« *Il fallut pour m'amener enfin à Bayonne,
mon départ pour l'Espagne.* »



Hendaye : « *Les imaginations de Loti s'interposaient à chaque instant entre moi et les choses.* »



« Peut-être écrirai-je un jour une histoire de ces Basques, marins et pourtant attachés à leurs talus comme le cèpe. »



*« Le silence au fond duquel grondait déjà
la rumeur de la Barre... »*





« Si je ne suis pas né à Pau, j'y ai pourtant souvenirs de famille. »

SAINT-JEAN-DE-LUZ ET LE PAYS BASQUE

Saint-Jean-de-Luz s'anime en moi comme un lieu disputé par l'Espagne — Espagne ouverte sur les étendues africaines — et les espaces atlantiques. Le goût que je garde de l'air luzien passe en effet de celui du vent du Sud, qui assombrissait la Rhune, à celui du vent de l'océan, qui gémissait à mes fenêtres, avec le désespoir des hautes mers. Saint-Jean-de-Luz respire tour à tour par ces deux souffles, et participe des deux règnes : steppes continentales, infini des larges marins. Le vent du Sud portait l'odeur des pierres et de l'herbe brûlée, des plateaux calcinés par les incendies des nomades et celle, plus prochaine, des feux d'octobre, allumés par la main des bergers. Haleine des terres ascétiques, et des montagnes navarraises, il faisait flamber les rousseurs des châtaigneraies, des fougères, et donnait un accent presque insoutenable au bleu orageux de la Rhune près de déferler sur les toits. Mais c'était le vent de l'océan qui finissait par l'emporter, avec son goût d'iode et de sel, et sa toute-puissante marée. Ses lames glauques renversaient la mer éphémère, retournaient ses risées de Méditerranée. Esprit de l'Océan, dont les houles, accourues des profondeurs et des abîmes de l'Arctique, drossent nuages et courants, vols de migrants, bancs de pêche et épaves, et qui, après avoir jadis emporté la moitié du port, cherche encore sa proie durant les nuits de l'équinoxe, et tourmente la ville qui se souvient de son naufrage. Je ne pouvais pas le laisser entrer, lui et ses embruns, ses rafales, comme je le faisais du vent du Sud, qui racornissait mes papiers, séchait mon encre, et me rappelait les sierras perdues. Mais j'avais beau condamner mes fenêtres, il passait, avec un sifflement de mâture au supplice.

Le combat des deux vents domine la cité. Après pareil prélude, je me vois obligé d'avertir que je ne méconnaissais certes pas la douceur des hivers de Saint-Jean-de-Luz, l'éclat de ses étés, la clémence sans pareille de son climat. Je donne mon goût personnel, accordé à celui d'une intimité, d'une solitude qui sans doute surprendra les habitués de la saison. Mais, pour ma part, je quittais la ville avant l'invasion de l'été, pour n'y revenir qu'en octobre, après la purification. La ville retrouvait alors son air de bourg de pêcheurs cantabrique, et, par là, son éternité. Mais à l'époque où j'y vivais, elle y ajoutait un ton d'Espagne fait pour doublement satisfaire mon cœur. Si j'ai gardé le goût de Loti — à qui justice reviendra — je ne voyais plus à travers

ses pages. Délivré des fantômes des livres, je ne m'attachais plus qu'aux miens, qui étaient alors ceux des sierras, et des nuits madrilènes. Je venais, en effet, de vivre longuement en Espagne, d'y être adopté. Je partageais la nostalgie des réfugiés, qui erraient sur la jetée luzienne, et passaient les journées d'hiver à pleurer l'horizon maternel, interdit par la guerre civile. Horizon espagnol depuis le revers de la Rhune, les Trois Couronnes, et le Jaizquibel, jusqu'aux lointains de la côte cantabrique, et que l'illusion du vent du Sud mettait à la portée des pas.

Même en temps ordinaire, comment Saint-Jean-de-Luz ne serait-elle pas influencée par la présence de l'Espagne, et, plus particulièrement, par celle des provinces sœurs ? Impossible de prendre un chemin sous les chênes têtards sans aboutir, après une montée de col, à une auberge gardée par des carabiniers. Mais, pendant la guerre d'Espagne, l'esprit d'accueil avait fait de Saint-Jean-de-Luz une ville presque espagnole, où se pressaient mes âmes familières. Dans le car de la côte, rouge et blanc comme les Leyland madrilènes, il me semblait revivre les journées d'Alcala, de Saint-Sébastien, ou d'Oviedo, tant l'air humain, les voix étaient les mêmes, le même goût de la pluie. La promenade des garçons et des filles rappelait le paseo du soir de la rue espagnole. Chez le marchand de journaux, les exilés attendaient, à lent égouttement de parapluies, d'impossibles miracles. Dans les cafés de la place Louis-XIV, ils tenaient les tables autour d'un café crème avec la même parcimonie que chez eux, et leurs mêmes palabres d'hommes satisfaits de se retrouver chaque soir, pour discuter, avec un sérieux doctoral, des événements de la guerre.

Dans cet air espagnol, capable de me leurrer moi-même, il y avait cependant, pour rappeler à la ville sa race, la dominante basque : traits à la hache des hommes de Mondragón ou d'Eibar, grands bérets, imperméables caractéristiques de la côte pluvieuse. Avec les Basques espagnols, Saint-Jean-de-Luz faisait plus que se comporter en ville d'accueil, elle les reconnaissait, et, par la grâce de l'événement et du malheur de l'horizon, retrouvait à leur profit sa vérité euskarienne. Le réfugié qui atterrissait au Socoa, mains déchirées, et brûlées par le sel, pour avoir tiré sur les lourds avirons durant des heures et des heures, était recueilli par des frères de sang plus que par des camarades de parti. C'est que, pour la géographie physique, il n'y a pas, sur la Bidassoa, de frontière. La montagne est d'un seul tenant, et unique la terre basque. Trois Couronnes et Jaizquibel font suite naturelle à l'Ansamendi, et seule une borne de pierre divise le sommet de la Rhune. Au vrai, Saint-Jean-de-Luz n'est que le premier des bourgs de pêcheurs basques égrenés le long de la côte cantabrique, sur leurs rias. Elle est sœur de Saint-Jean-de-Pasajes, de Zarauz et d'Ondarroa. Mais

il fallait le drame, la vague des réfugiés, et la cohabitation forcée de Basques séparés en temps normal par une frontière, pour rendre sensible, jusque dans le coudolement de la rue, cette communauté d'origine.

II

Basques français et Basques espagnols participent non seulement du même sang, mais de la même légende marine. Pour recevoir la vocation océanique, et découvrir les Amériques avant Colomb, il ne leur fut pas nécessaire, comme à la race armoricaine, de disposer d'une péninsule tout entière, avec son développement de côtes, sa multitude de caps, de havres, son essaim d'îles et d'écueils. Il leur suffit de leurs rias. Je m'enorgueillissais moi-même à la pensée que, pour se faire entendre des Peaux-Rouges de la côte occidentale de Terre-Neuve, jadis, il fallait leur parler basque, et que nos Luziens harponneurs de baleines étaient chez eux à Portuchua, havre basque de cette côte. Je m'attachai dès lors à ressusciter pour mon usage la Saint-Jean-de-Luz d'autrefois. Au lieu de n'y chasser que mes souvenirs, mes fantômes d'Espagne, j'y cherchai l'ancienne marine, qui hissait sa forêt de mâtures au-dessus de l'Urdassury – car ainsi s'appelait la Nivelle. Aucune de mes promenades à travers la ville n'alla plus sans se compliquer d'une évocation du passé, si bien que je pense être parvenu à vivre réellement dans la Saint-Jean-de-Luz du temps où les tempêtes ne l'avaient pas encore atteinte. Ce qui reste aujourd'hui de la ville, en bordure de la baie, n'est plus en effet qu'un vestige, dernier croissant d'une lune mangée par le dragon dévorant de la mer. Et, de fait, l'océan rasa et avala deux cents maisons, jadis, en une seule journée de tempête. Les ruines sont encore visibles sur la plage, contre la petite jetée, à la sortie de la Nivelle.

Au lieu de regarder la maison Esquerrenea comme une pièce de musée, j'imaginai le vieil armateur impotent en train de surveiller de sa fenêtre le retour de sa « Notre-Dame de la Mer » et de sa prise, une flûte hollandaise lourde de fanons de baleine, capturée sur la route du Groenland. Je voyais, je voyais vraiment la frégate de course fille des chênes de la Rhune, svelte et noire, et ceinturée de blanc sur ses sabords, portant à la poulaine sa madone, déborder la pointe de Sainte-Barbe, sous le pavillon rouge et noir luzien. La vie de l'ancienne marine réanimait pour moi les rues bruineuses. J'entendais les trompettes d'argent qui annonçaient l'approche du Hollandais, le tambour qui rappelait des tavernes du « Chat de Mer » ou des « Deux Baleines » les équipages des corsaires, le cri de la partance et la parade, fifres et tambours, de l'appareillage. La procession de juin redevenait pour moi celle du Saint-Sacrement, procession qui

réunissait autrefois les deux cérémonies des Rois Mages et de la Fête-Dieu, à l'intention des quinze cents pêcheurs près de partir pour les mers arctiques, et qui, ne rentrant qu'en octobre, eussent été absents au mois de juin. C'est en effet là qu'est la vérité de l'église de Saint-Jean-de-Luz, avec la nef suspendue à sa voûte : elle rappelle la partance des baleiniers, des morutiers et des corsaires, et intercède pour le bon retour des pêcheurs. Je réussissais même à ne plus voir la gare, ses voies luisantes, et son quartier moderne. J'y restaurais l'arrière-port de l'Urdassury, son odeur de marée au jusant, et ses frégates accostées. Et, par les nuits de tempête de l'équinoxe, il m'arrivait de me réjouir à la pensée que le gros temps allait disloquer la croisière anglaise, empêcher le « Cornwallis » ou le « Sovereign », les vaisseaux de haut bord, de tenir plus longtemps le blocus qui nous étouffait.

« Imaginations d'homme qui a sa marotte », diront ceux à qui le nom de Saint-Jean-de-Luz ne parle que de plage, d'auberges et de promenades d'août. De tels rêves serrent pourtant de près la vérité, et c'est depuis que j'ai ainsi ressuscité pour mon usage le passé marin de Saint-Jean-de-Luz que j'ai le sentiment d'avoir accédé à son cœur, car l'essentiel de la ville n'est pas sa fortune d'été, de station touristique, mais sa nature de port, port déchu certes de sa grandeur du temps où il armait pour Terre-Neuve ou pour la course, mais maintenu du moins, et même confirmé. J'aimais étonner les non initiés en leur disant : « Saint-Jean-de-Luz ? mais c'est avant tout un port sardinier. Le premier port sardinier de France. — Même avant Douarnenez ? — Même avant Douarnenez, et tous les ports bretons ». Là aussi, pour l'orgueil tout au moins j'étais Basque.

Je n'étais d'ailleurs pas le seul à m'intéresser à la nouvelle activité du port. Sur le quai, où camionnettes, charretons et femmes de pêcheurs attendaient la rentrée de la flottille, les étrangers étaient nombreux. Même aujourd'hui, au plein de la saison, il n'est que de voir l'affluence d'estivants sur le port pour se rendre compte que là bat le vrai cœur de la ville. Les hôtes de l'été n'ont plus un regard ni pour la maison de l'Infante, ni pour l'ancien couvent des Récollets. L'attrait d'un décor historique s'épuise, s'il n'a pas de contact avec la vie. Ils se pressent par contre jusqu'à tomber à l'eau pour regarder monter, des ponts lavés à grands seaux par les mousses, les thons drus et pesants lancés de main en main par la chaîne des pêcheurs au torse long, massif, qui ont troqué pour le bleu et pour le béret l'ancienne tenue des corsaires. Je sais bien que malgré leur navette affairée, les thoniers luziens, bleus ou verts, ne réussissent pas à animer l'horizon comme le faisaient jadis les frégates blanches et noires, portant grand'voiles et grands huniers. Mais le temps des voiles est passé, et je me console à l'idée que les nouveaux thoniers, équipés de leurs viviers, sont

capables de tenir la mer plusieurs jours, et d'aller chercher le thon jusqu'aux eaux du cap Finisterre. Peut-être verrons-nous une flotte luzienne pousser plus loin encore, et reprendre sa place dans l'armement à la baleine, qui connaît un tel renouveau. Alors, la nef suspendue à la voûte de l'église intercédera comme jadis pour les équipages hauturiers et les découvreurs d'Amérique.

III

Mer et montagne, Saint-Jean-de-Luz commande les deux règnes qui se disputent la race basque, et les conjugue dans un cercle, dont chaque point reste à la portée d'une promenade de moins d'une heure. Et ce n'est pas le moindre privilège de son site. Pour ce qui est de l'océan, chaque fois que je faisais, par le car rouge et blanc, le court trajet de Saint-Jean-de-Luz à Bayonne, j'admirais la perfection d'un rivage qui réunit, sur une distance aussi réduite, une telle variété de paysages marins. La « Côte Basque » des affiches s'étend en effet sur une trentaine de kilomètres tout au plus. Or, à peu près tous les types de côte se succèdent le long de ce rivage si restreint : rade et ria, tours schisteuses aux bases ruinées, bordées de barres de brisants, falaises rectilignes et marneuses des Basques, grès érodés des rochers de Biarritz, phare, plages, et cordons de dunes littorales, étangs dormant sous la pignada, estuaire marin. En quelques instants, il me semblait me transporter des rias cantabriques aux falaises normandes, des écueils et des pointes bretonnes aux dunes infinies des Landes et de la Coubre, pour aboutir aux étangs camarguais avec leurs passages de migrateurs.

Ce front de mer, tourmenté par l'assaut de la houle atlantique, me menait par la Barre jusqu'à Bayonne, où je retrouvais, comme au jour de mon premier voyage, l'air de port fluvial et marchand, qui contraste si fort avec l'air marin de Saint-Jean-de-Luz. Ce n'est pas en effet par sa cathédrale gothique, ni par son Château-Vieux et sa ceinture de remparts que Bayonne se différencie le plus de Saint-Jean-de-Luz, mais par son isolement de la mer. Encore, la cité bayonnaise fut-elle jadis, si l'on mesure la distance par le fleuve, bien plus éloignée de l'océan qu'elle ne l'est aujourd'hui, car l'Adour, qui déjà se jetait plus au Nord, dans le gouffre de Capbreton, vit un jour sa route barrée par une tempête de fin de monde. Il fut ainsi forcé d'aller s'abîmer plus loin, au Vieux-Boucau, à plus de trente kilomètres de son embouchure actuelle. Pour le ramener dans le sud, il fallut le barrage édifié par Louis de Foix et le chenal qui, à travers les dunes, mène aujourd'hui ses eaux à la Barre. Il n'en reste pas moins que Bayonne ne vit pas au bord de l'océan, seul à nourrir les gens de mer, à les élever, et à créer avec ses vagues les marines.

De plus, Bayonne n'est pas basque. Il me suffisait pour m'en assurer d'entendre les voix de ses rues, et de laisser en arrière, dans

mes retours à Saint-Jean-de-Luz, sa banlieue de villas citadines. Je ne retrouvais qu'à Bidart, avec les blancheurs crues de l'église, des maisons égaillées sur les collines vertes et sur les croupes violettes de la montagne, l'air de la campagne basque. Le car grimpait au haut de Guéthary, redescendait. Je respirais enfin le climat luzien, sa saveur de saumure et d'algue. J'entendais de nouveau le grondement de l'océan, fond sonore qui m'était devenu nécessaire, et qui me faisait souffrir du silence et de la touffeur immobile des champs. Le feu du sémaphore s'allumait, avec le feu vert de la Nivelle, évoquant les navires de tous les âges perdus en mer, et qui demandèrent l'entrée du havre de grâce. Les premiers sardiniers rentraient, leur fanal à l'avant. J'étais chez moi. Je m'attardais à voir les caisses de sardine vive sauter du pont des sardiniers au quai, et s'entasser, sous l'œil noir et alerte des poissonnières. Puis la rue Gambetta – pourquoi ne portait-elle pas plutôt un nom de corsaire ? – m'accueillait, avec son paseo du soir, l'odeur de ses poissonneries, et le pas encore roulant d'un pêcheur en béret, qui rentrait de la mer, son panier au bras. J'aimais faire le détour par le trinquet, dont la murette rappelait les auberges aux platanes de l'intérieur, car le pays des Basques est présent tout entier en chacune de ses images. J'entendais à l'avance le claquement de la pelote sur les murs. Mais je ne pensais plus à Arrochkoa. Jean Dongaïtz m'attendait, benjamin de la dynastie, qui n'était pas une fiction des livres et qui allait trouver la mort sur le ciment de son fronton. Ou bien je montais à l'atelier d'Arrué, Basque lui-même, et dont je garde depuis lors une petite toile traversée par un nuage de vent du Sud sur la rousseur des fougeraies.

IV

Je n'ai qu'à regarder cette toile pour y retrouver la présence de la montagne, dont le vent du Sud plantait le décor bleu violent sur les toits mêmes de la ville, comme pour rappeler que celle-ci lui appartenait autant qu'elle appartenait à la mer. De fait, dans un rayon aussi court que celui de la côte, la montagne cernait la ville, et les distances y étaient si brèves, que j'avais le sentiment de la tenir tout entière dans ma main. Ce côté montagnard, opposé au côté marin du pays, et cependant lié à lui de façon si étroite que le berger basque semble toujours pousser les moutons de la mer, n'échappe pas aux étrangers, pas plus que la destinée de port de la ville. Au contraire des estivants de la côte d'Azur, lesquels ne s'écartent jamais des plages – à quelques pas du bord de la mer, la pinède des Maures reste livrée aux renards, aux blaireaux et aux lapins sauvages – ceux de Saint-Jean-de-Luz se plaisent à reprendre chaque année les chemins d'Olhette, d'Ascain, de Saint-Pée ou de Sare, et à visiter une fois de plus ce canton montagnard, rassemblé pour le plaisir du promeneur.

Invasion annuelle qui pousse les Basques à renier l'arrière-pays de la côte, trop battu par la vague étrangère, pour reporter au cœur de la montagne leurs sanctuaires. À les entendre, l'Eskualherria n'est pas là, mais dans les cantons reculés, aussi reculés qu'il le faut pour mettre à l'abri les génies et les lares : hautes vallées et gorges de la Soule, forêt d'Iraty, ou causse d'Ahusquy. J'ai beau n'avoir habité qu'en Labourd, je ne méconnais pas la vertu des pays intérieurs, leurs temples de la danse, leurs poèmes et leurs pastorales. Mais je me garderai de décider où la race garde ses sources. De tels débats sont interdits à l'étranger. Et reste étranger qui n'est pas né basque. J'observerai seulement que reporter le Saint-des-Saints des Basques en Haute-Soule, le cantonner dans cette marche, offre, pour le paysage tout au moins, l'inconvénient de l'apparement avec le pays béarnais.

La rivière souletine en effet, celle de Tardets et de Mauléon, est encore un gave, comme les gaves d'Ossau ou d'Aspe, qu'elle va du reste rejoindre au-dessous de Sauveterre, se déclarant ainsi solidaire de leur nature. Tout comme ses frères de l'est, le gave de Mauléon, descendu des gorges de Kakouetta et d'Holçarte, se calme à grand effort parmi prés et maïs, le long d'une haie de villages qui, n'étaient leurs clochers trinitaires, rappelleraient leurs voisins du Béarn. Sans le badigeon à la chaux qui conjure l'assombrissement pyrénéen et

annonce la blancheur basque, la maison souletine elle-même resterait sœur de la maison aspoise ou ossaloise, haute et carrée et, comme elle, bardée d'ardoise. L'hôtel d'Andurain de Maytie, à Mauléon, ne dresse-t-il pas jusqu'aux nuages chargés de pluie que le vent porte de Lohitzun de hauts combles authentiquement béarnais ? Mieux vaut dire d'ailleurs pyrénéens que béarnais, et par éloignement de tout esprit d'annexion, et pour la vérité géographique.

Tant que règne en effet l'altitude pyrénéenne, et, avec elle, le cours caractéristique des gaves précipités des abrupts de la chaîne frontière, règne aussi la maison de pierre, sombre et dure, cuirassée d'ardoise pesante jusqu'au faîte de sa charpente. Maison grégaire, serrée contre ses sœurs comme brebis dans un troupeau, pour en rechercher la chaleur. Par contre, dès que s'abaisse l'altitude, vers le couchant, et que la haute chaîne pyrénéenne se perd dans le moutonnement des croupes rondes à fougeraies, les vallées fermées du type des vals alpestres font place aux vallons clairs, et les gaves aux nives. La maison désormais ne naît plus du rocher, et, n'ayant plus à craindre la rigueur glacée des couloirs de gaves, elle s'égaille en hameaux ou s'isole, en même temps qu'elle se coiffe de tuiles, et met son soin dans l'éclat neuf de sa blancheur de chaque année.

J'aimais retrouver la maison blanche, lorsque je revenais de mon Béarn par la route de Compostelle. Celle-ci reste mon chemin préféré. Ce n'est pas en vain que ma mère m'enseigna à rêver sur le chemin d'étoiles de Saint-Jacques, qui passait sur notre maison comme il passe sur chaque toit. Avec la blanche ferme bas-navarraise et ses grès roses, la Nive me signifiait un seuil, où ne portait plus même l'air du Béarn. Que de fois, descendant ainsi des remparts de Saint-Jean-Pied-de-Port par les gorges, le pont de Bidarray et les terrasses de Cambo, ai-je cependant regretté que cette Nive, dont le nom n'évoque plus de parenté béarnaise, se rende au dernier moment à l'Adour, au lieu d'aller se jeter tout droit à l'océan, comme elle le faisait autrefois par le lac de Mouriscot ! Il y aurait, au lieu de la seule Nivelle, une grande rivière exclusivement basque, et qui le resterait jusqu'à la rencontre des vagues. Je le sais, mon regret ne vaut que pour ce qui est du sol et de ses traits. Résidant aussi bien dans les bois frontaliers de Barcus, l'âme basque, attachée à l'homme, à son sang, à sa langue, et non pas aux plis de la terre, n'a nul besoin de rivières qui lui appartiennent. Elle ne se soucie même pas de baptiser ses eaux courantes.

C'était aux confins de la Basse-Navarre et du Labourd que je me sentais tout à fait chez moi. Là j'arrêtais mes promenades lorsque je montais de Saint-Jean-de-Luz à la recherche de la montagne. Il me suffisait du bref après-midi d'automne pour parcourir et embrasser mon pays basque particulier. La saison confidentielle libérait, en effet, les chemins sous les chênes, pour les rendre aux petits chevaux noirs et bourrus, aux moutons sédentaires, pattes sèches et mordorées, aux vierges des oratoires, aux chars ployant sous la fougère, et, la nuit, aux contrebandiers en espadrilles. La terre ne semblait plus se souvenir du passage de l'étranger. Mais je regrettais son nouveau silence, car le Basque, ou du moins le Basque français, ne chantait plus ses chants euskariens, dans ses maïs et ses fougères. À peine s'il s'en souvenait, parfois, dans les auberges. Les villages et les bourgs pourtant restaient fidèles à eux-mêmes : Espelette et ses toits de tuiles ramassés sur ses deux collines, Aïnhua et sa rue de maisons anciennes aux linteaux de pierre gravée, Sare et son église au toit sombre, Ascain et son fronton, et l'hôtel aux volets verts où je ne cherchais plus « Ramuntcho ». Si j'entendais encore le cri mélancolique des courlis, c'était pour penser au voyage des vols de migrateurs, vanneaux, pluviers, grues et canards sauvages, qui, à cette saison, remontaient vers les cols. Je ne veux pas parler des palombières, je risquerais de peiner mes amis.

À cette date, le paysan basque semble obsédé par la fougère, qui prête à la montagne sa rousseur. Il la coupe par bandes rases, et, cependant que brûlent les feux de bergers – les plus beaux étaient ceux du Jaizquibel – il la charge sur son traîneau, puis, la montagne dévalée, sur son char attelé d'une paire de bœufs, qui l'accroche, à l'instar d'une chevelure, aux chênes têtards des chemins. Effarouchés, les moutons se débandent, et fuient comme une grêle, sur l'épaisseur des feuilles mortes du sous-bois de châtaigniers. Et le char, poussé par l'aiguillon, grimpe, avec des cahots, vers la ferme où l'annonce un aboiement de chien.

Ce n'est pas ici que je désavouerai la maison du pays qui m'entourait étroitement et qui était devenu le mien. Même en dehors de notre amitié, je ne vois pas en effet de raison de lui faire, dans l'ordre des maisons basques, une place mineure. Bien qu'elle ait été plagiée par les villas, les chalets de la côte, je ne sache pas que la ferme labourdine ait elle-même dégénéré. Si, pour ma part, je lui

préfère la sobriété, l'aise et le soin de la ferme bas-navarraise, elle n'est pas moins basque que ses sœurs des provinces de l'est. Elle s'adosse toujours à la Rhune, à l'abri de son bouquet de chênes. Au bout de son allée, sa basse-cour est toujours clôturée de dalles de schiste dressées, comme il sied à une ferme de montagne enracinée à son rocher. Avec sa façade à la chaux, ses bois peints, ses colliers de piments rouges aux fenêtres et la toiture de tuiles à pentes inégales, qui abrite et réunit la maisonnée au-dessus du rez-de-chaussée d'où monte la chaleur des bêtes, elle reste la demeure unique, l'univers d'une communauté étroite, perpétué à travers les générations et les âges.

De sa butte isolée, elle regarde vers l'église, le fronton et le cimetière, l'essentielle trinité. L'église basque, est-il nécessaire d'en rappeler au voyageur le porche usé, les tribunes de bois ciré et poli par les coudes, la rangée de bérets accrochés aux clous, bérets des hommes en prières, et les cierges qui intercèdent pour les défunts ? J'aimais particulièrement l'église blanche de Souraïde, au flanc de laquelle fumait, dans ces journées d'automne, le tuyau de poêle de la mairie, car l'église basque est la maison commune, celle des vivants et des morts. J'enviais sa chaleur, la fidélité de ses paroissiens. Par contraste avec le désert, l'abandon de nos églises béarnaises, il m'était bienfaisant de voir sortir la foule des hommes, après vêpres, au moment où les joueurs de pelote se chauffaient la main au fronton en essayant les balles. Les spectateurs ne portaient plus la blouse noire à petits plis du temps de mon enfance, mais ils se découvraient toujours à l'angélus, et la partie s'interrompait.

L'arrière-pays de Saint-Jean-de-Luz n'a pas que sa maison, il a sa rivière particulière, qui est la Nivelle. Entrée en pays basque français par Dancharia, sous le couvert des chênes, celle-ci coule entre bois, prés et maïs, par Saint-Pée et Ascain, jusqu'à la ville, dont elle faisait jadis l'arrière-port, et illustre par là le double caractère, montagnard et marin du pays. Cette rivière pastorale et qui ne semblait destinée qu'à chanter sous les passerelles, à nourrir les regains et à abreuver les troupeaux, se prépare dès le début de sa vie brève – vingt-cinq kilomètres à peine de la frontière à l'océan – à remplir son rôle de ria, soumise au rythme des marées. Et non seulement elle se prépare elle-même à ce rôle, cette condition atlantique, mais elle y dispose terres et gens, et, dans l'espace d'une heure, convertit ses rives paysannes en polder, puis en port de mer.

En revenant de Saint-Pée ou de Sare, je m'arrêtais au pont d'Ascain où ce destin de la Nivelle se décidait sous mes regards. À peine, en effet, la rivière des prés venait-elle d'échapper aux couverts de ses rives qu'elle prenait, en aval du pont, son caractère de fleuve marin, sa

largeur de ria cantabrique. Métamorphose saisissante, elle s'ouvrait d'un seul coup à la respiration de l'océan, et, au moment du flot, paraissait remonter vers sa source, sans qu'on pût discerner, à travers la courtine dense et bleue de la Rhune, quelle issue pourraient s'ouvrir ses eaux marines. Le flot inondait la plaine de joncs, renflouait les barques, avec les berges marécageuses où, certains soirs, le soleil rouge des couchants restait en suspens sur un ciel de marine hollandaise. J'entendais d'autant mieux la trompette d'argent, le « Jeiki Jeiki » des corsaires, et revenais à l'illusion de vivre l'âge de l'ancienne Saint-Jean-des-Marais.

Derrière moi, la Rhune bleue, montagne unique au-dessus de la rivière unique, et si insigne, qu'en pays berbère elle serait couverte de cairns, surveillait l'étendue de rivage, où les flottes ennemies tenaient autrefois la croisière. À mesure que je me rapprochais de Saint-Jean-de-Luz, guidé moi aussi par la blanche silhouette du phare, la Nivelle redevenait l'Urdassury des temps de course et de fortune. Sur le flot dense de ses eaux jaunes, elle portait de nouveau ses frégates accostées et les vols de mouettes attirées par les reliefs de la partance. Je rentrais par le pont de Ciboure, et, malgré le décor moderne du nouveau quai, l'illusion persistait, car la marée, soulevant la flottille, chalutiers de Mauritanie, thoniers bleus et verts, et les barques au sec, les portait au niveau du parapet du pont. Elle ressuscitait ainsi une armada assez haute de bord pour masquer la maison de l'Infante, comme le faisaient autrefois les corsaires aux caronades.

VI

Par les gros temps, j'aimais rester des heures au pied du fort de Socoa. J'avais le sentiment d'y être au centre du site, montagne et mer, et au cœur de la rose des vents. Le décor circulaire y atteint à un achèvement, qui n'est pas seulement celui de la courbe pure de la baie, obtenu par l'art des tempêtes, mais celui d'un équilibre essentiel. Équilibre réalisé entre les puissances de la mer et celles de la montagne qui, au tréfonds du golfe tourmenté, oppose à l'océan la résistance de son môle, en même temps qu'elle en accueille les esprits.

Disposée en croissant, la ville, sous mes regards, épousait le cercle parfait de la baie. L'entrée même de la Nivelle n'en brisait pas le tour harmonieux. La faille par laquelle les sardiniers, fuyant la mer, remontaient la rivière, restait en effet invisible. Vers le sud-est, la montagne, ordonnée autour du motif dominant de la Rhune, élevait et cernait un monde particulier. Ce monde n'était plus ni Espagne ni France. Il se refermait sur la ville et sur son clocher. La Saint-Jean-de-Luz océane apparaissait comme le seul abri. Par ces jours de tempête où les cargos mouillés en rade, désespérant de jamais passer la barre de Bayonne, finissaient par éteindre leurs feux, la côte, dans le nord des falaises de Sainte-Barbe, semblait s'en aller en fumées. Telle devait être la tempête de fin de monde, qui dévora l'ancienne Saint-Jean-de-Luz. Au sud-ouest, par-delà le phare du Figuier, le rivage cantabrique semblait déjà dans le tumulte de l'océan.

Tandis que les fers eux-mêmes se désagrégeaient et tombaient en rouille sous le choc des lames, le soubassement du fort et ses maçonneries intactes me donnaient pourtant la sensation que la ville avait triomphé de la mer. J'avais l'impression de subir dans mon corps, ma poitrine oppressée, mes oreilles assourdies par leur grondement, l'assaut des vagues suscitées par l'esprit inépuisable des tempêtes, et de leur résister moi-même. Elles accouraient, l'une sur l'autre, d'une distance qui n'avait pas d'autre mesure ni d'autre sens que l'infini, et chacune accroissait jusqu'à un paroxysme annoncé par les crises du vent, et à chaque coup dépassé, la fureur de la mer rameutée et soulevée de ses abîmes.

Je n'oserais pas dire à quelle hauteur atteignaient les voûtes des lames, qui semblaient devoir en finir avec l'obstacle de la jetée et s'abattre sur la ville et ses toits comme au jour funeste, et qui pourtant brisaient l'une sur l'autre, en lourds jaillissements d'écume. Je savais

la puissance de l'océan luzien. J'avais vu tout récemment encore le signal noir monter au mât du sémaphore et un sardinier sombrer devant l'Artha, par une mer si creuse que le chasseur de la marine à la recherche des naufragés y disparaissait jusqu'à la pomme de ses mâts. Le grondement des vagues, leur obstination de désespérées, la cadence de leurs rouleaux, de leurs chocs, de leur déferlement, finissaient par m'enlever à moi-même. Je ne faisais plus qu'un avec la jetée assaillie, les falaises ruinées et la ville en danger. Dans mon corps, dans mon cœur harcelé par l'acharnement des rafales, et qui semblait être lui-même l'objet de leur déchaînement, je sentais que la tempête réservait à cette marine des Basques, d'où étaient partis tant de pêcheurs de large et de corsaires, la pointe aiguë de son assaut, et qu'elle concentrait sur elle le poids de ses masses en tumulte. Je n'assistais pas seulement au duel éternel, j'en prenais ma part. Mais l'homme et ses œuvres avaient résisté. Sous mes pieds, en effet, la jetée ne tremblait pas, les maçonneries ne montraient pas une fissure. L'océan n'entrait plus dans la rade luzienne que rompu et déjà défait, évanoui en écumes, incapable d'inquiéter les cargos à l'abri.

Seul le vent franchissait les jetées. Il allait amasser au flanc noir de la Rhune les nuages de la pluie, qui fait la douceur des hivers, la richesse des verts, des prairies et des vergers du Pays Basque. Mais ses sources lui conféraient d'autres pouvoirs. Il portait jusqu'au pli des vallées, jusqu'aux pentes des fougeraies et jusqu'au front d'une montagne qui, sans lui, resterait captive et serait la proie de ses génies, le souffle de la vocation marine et l'appel du voyage qu'entendent toujours les pasteurs. Parmi les morts de la catastrophe aérienne de Ténériffe, il y avait des bergers – basques et béarnais d'ailleurs, ce qui prouve notre parenté pastorale – appelés au Texas pour y enseigner la connaissance des troupeaux, perdue par les pasteurs de San Antonio. Ils avaient à leur tour obéi à la voix de l'océan, qui monte jusqu'aux bergeries. Sur l'horizon, près de tourner au noir des signaux de naufrage, nulle fumée n'apparaissait, nulle mâture. L'échange des esprits se poursuivait pourtant, montagne et mer.

Je sais bien que, même lorsque le vent du nord ramenait le beau temps, l'horizon de Saint-Jean-de-Luz restait vide et ne montrait que les points noirs des sardinières. Mais, quel que fût le nouveau désert de la mer, les Basques continuaient à s'expatrier, à se détacher de leurs fougeraies, de leur maïs, de leurs vergers de pommes à cidre, pour embarquer sur les entreponts de bateaux qui portaient d'ailleurs. Comme naguère, ils entreprenaient vers les espaces du Rio Grande ou les steppes patagoniennes, leur chemin inspiré par de nouveaux dieux. C'étaient pourtant toujours les vraies divinités, leurs dieux lares, qui triomphaient au bout du compte, car l'« Américain », le nouvel

aventurier basque, ne rêvait que de revenir, comme le faisaient autrefois, après des campagnes plus brèves, ses aïeux pêcheurs ou corsaires. Il songeait à bâtir sa maison enrichie près de l'église aux tribunes de bois et du cimetière adossé au fronton. Peut-être un jour écrirai-je une histoire de ces Basques, marins et pourtant attachés à leurs talus comme le cèpe. Jaloux plus qu'aucun peuple ne le fut de leur esprit, et de leur langue reçue comme un message de magie. Nés d'une terre immuable et close comme si jamais elle n'avait consenti à lâcher un seul de ses fils, et qui, cependant, ne cessa de les disperser sur les routes de ces Indes, qu'ils furent les premiers à découvrir.

PAU ET LE BÉARN DES GAVES

Malgré le voisinage et la conjonction naturelle des deux sites, je ne retrouve pas sans regret, après Saint-Jean-de-Luz, l'air de Pau, la langueur de son ciel. Si l'on a l'habitude de l'océan, il faut un temps pour se réaccoutumer à l'absence du vent du large et de son souffle. C'est ce qui m'arrivait chaque fois que je quittais Saint-Jean-de-Luz pour regagner la capitale béarnaise. J'y étais pourtant depuis longtemps acclimaté et par mes années de lycée et par celles que j'y avais passées depuis lors. Au cours de pareilles années en effet, il m'avait été donné de prendre un sentiment quasi-familial de la ville et d'en recevoir le baptême, tout comme si j'étais né dans l'une de ces maisons typiquement paloises, roses, avec des galeries extérieures de bois, qui se suspendent en balcon sur la rivière souterraine du Hédas. Si je ne suis pas né à Pau, j'y ai pourtant souvenirs de famille. L'église Saint-Martin tient dans ma vie une place particulière. Au lendemain de la guerre de 1870, mon père, alors instituteur à Pau, y menait ses élèves à vêpres, et, tandis que le carillon égrenait la « Marche Lorraine » – mais le carillon date-t-il d'alors ? – il rencontrait sous le porche ma mère, pensionnaire chez les Dames de Saint-Maur. Moi-même, je me suis marié dans cette église Saint-Martin.

Pau fut donc ma ville à plusieurs titres, et je peux aujourd'hui en parler un peu comme un fils. J'ai connu jour par jour, coudoyé et salué avec la cérémonieuse urbanité de la ville – urbanité qui a résisté même à la brutalité de ce temps – les figures qui en animaient les quartiers et les rues. Aujourd'hui, lorsque j'y séjourne, j'y reconnais mille visages d'inconnus, qui pourtant me sont familiers. Je les vois vieillir d'année en année et ils font de même avec moi. Famille élargie, sûre et reposante que celle qui se constitue ainsi au cours d'un âge, vous accueille à chaque retour, vous donne l'illusion de partager son toit. Le film des mouvements d'une ville, des parcours de son sang et des visages de sa rue, ferait d'elle un portrait autrement décisif que celui de ses monuments et des figures du passé.

Je dois sans doute à la maison de la place de Verdun, où j'ai si longtemps habité, le sens pastoral que j'attache au site de Pau, sans nul besoin d'y être invité par les armes parlantes de la cité. La place de Verdun s'appelait alors la Haute-Plante. Le célèbre 18^e de ligne y avait préparé la grande guerre, en sabots et en bourgerons. Mais, après son abandon de polygone, elle avait maintenu sa tradition de champ

de foire, qui lui-même perpétuait la halte des transhumants et évoquait l'éternité de la vie pastorale. Tel était pour moi l'esprit de la vaste esplanade bornée à l'ouest par le monolithe aux mille fenêtres de la caserne Bernadotte, et dont, à la pousse de l'herbe, les angles revêtaient des reflets de prairie. Les troupeaux transhumants faisaient encore halte sous mes fenêtres. Descendus de la montagne, sous la conduite de leurs bergers, de leurs chiens et de l'âne au parapluie bleu, ils venaient hiverner sur les landes du Pont-Long, domaine des communes ossaloises. J'entends encore leurs gros bourdons, comme j'entends le cri perdu des migrateurs qui voyageaient en sens inverse – parfois des grains de cailles aveuglées s'abattaient sur les lampadaires du boulevard des Pyrénées. La Haute-Plante restait le champ de foire du Béarn. Novembre amenait en effet la rencontre annuelle des gens des côtes, des vallées et des Espagnols d'outremonts. Dans la volée de cloches de ces « étés de la Saint-Martin » dispensés par la grâce du vent du Sud à nos touyas et à nos toitures d'ardoise, j'écoute encore sous mes fenêtres le hennissement d'inquiétude des juments mulassières près d'être séparées de leurs petits. Les maquignons aragonais qui venaient acheter nos mulets, pour les pousser ensuite par les sentiers pyrénéens, portaient encore quelquefois guêtres de laine et, sous le feutre à larges ailes, le serre-tête de leur pays. Les auberges regorgeaient, comme au temps passé, et, lorsque fermaient les magasins, les maisons de la ville réapparaissaient dans leur vérité, traits serrés sous leurs coiffes de Béarnaises.

Lieu de passage de transhumants et lieu de foire, le destin de la ville s'inscrivait d'ailleurs dans le site lui-même. Allongée sur sa terrasse d'alluvions au bord du Gave, Pau se place en effet au carrefour des deux axes – Toulouse-Bayonne et Bordeaux-Saragosse – de ce piémont pyrénéen, et, pour ce qui est du moins du Béarn, commande en son milieu leur croisement. D'un côté, la ville surplombe la vallée du Gave, artère maîtresse du pays. De l'autre, elle se situe à la rencontre de la voie ferrée venue de l'Espagne, et de la route de Bordeaux. Mais si la vallée du Gave était une voie naturelle, il n'en était pas de même de la route Saragosse-Bordeaux, laquelle, au nord de Pau, se heurtait à nos côtes. Pour vaincre cette résistance, il a fallu le récent progrès de la route, et les cars qui ont au Palais des Pyrénées leur port d'attache. Les deux Béarn, des Gaves et des Côtes, communiquent enfin par Pau, le lieu de leur rencontre. La croix parfaite s'est tracée – aussi parfaite que le cercle de Saint-Jean-de-Luz – et elle a achevé le couronnement de notre capitale.

II

Le Palais des Pyrénées que connaît aujourd'hui le touriste n'avait pas, dans l'esprit de son créateur, cette destination de gare. Celui-ci n'avait pas prévu que les cars des côtes et des vallées viendraient accoster aux flancs de son palais, avec leurs chargements de gens et de volaille. Son projet procédait d'une autre ambition et d'une réflexion de nature géographique qui avait son mérite. « Je veux abriter les Palois de la pluie, les sauver malgré eux de leur promenade mouillée de la Préfecture, m'avait-il en effet confié. Désormais, ils « pourront se promener à l'abri, sous ma verrière, et regarder à loisir les boutiques. » Mais c'était vouloir faire violence à un mouvement inné, mouvement que je connais bien pour l'avoir longtemps partagé. Par tous les temps en effet, nos pas nous portaient vers « la Préfecture », la rue centrale, de la rue des Cordeliers à la rue Serviez. Qu'il pleuve à Pau, ce n'est pas un secret. Les vents de l'ouest accrochent à nos Pyrénées leurs mers de nuages. Celles-ci retombent en longues pluies fines et lentes, que le calme de l'air palois semble parfois suspendre et muer en éternité. La ville a des automnes d'or, des étés de Noël, mais la pluie reste la menace. Lorsque le nuage amassé au-dessus du château nous surprenait dans notre paseo de « la Préfecture », nous ne nous arrêtions pourtant pas. La bruine, en effet, était légère et nous y étions accoutumés autant qu'aux figures qui continuaient à nous croiser et à nous rendre le salut. Aussi le novateur échoua-t-il dans son dessein de nous mettre sous verre. Pau tenait à ses habitudes, et je me suis souvent demandé s'il n'aurait pas mieux valu lui conserver son Palais d'Hiver familial.

Palais d'Hiver, le nom sonne un temps révolu. Pau semblait avoir assez de douceur pour se passer de pareille serre. Mais que les neiges des sommets vinssent à nous dépêcher leur souffle froid, et nous y cherchions refuge. Les portiers galonnés en interdisaient l'entrée aux bérets, et c'est ainsi qu'un de mes oncles, un jour de foire de la Saint-Martin, s'était vu refuser l'accès de ce paradis. Mon uniforme de lycéen m'en ouvrait au contraire les portes, et les ouvreuses fermaient les yeux si, à l'entr'acte, je me faufilais dans la coquette salle de velours rouge, pour y entendre « Faust » ou « Carmen ». Après quoi, je restais jusqu'au soir à errer dans la jungle du palmarium. Je ne peux pas prononcer ce nom sans respirer encore sa touffeur, son odeur de

palmiers forcés, de plantes aquatiques, sans entendre le murmure de ses jets d'eau, qui pleuvaient sur les poissons rouges. Je rêvais de hamacs suspendus dans les lianes, et de voyages aux Antilles. Celles-ci n'étaient-elles pas peuplées de Béarnais ?

Notre Palais d'Hiver n'évoquait pas en vain des fastes exotiques, bien qu'à Pau l'hivernant fût le lord britannique, et non pas le prince moscovite de Cannes ou de Monte-Carlo. Un siècle plus tôt à peu près, les Anglais s'étaient avisés que Pau, capitale du Béarn, pouvait être aussi bien la capitale du loisir. Ils s'y étaient établis pour leurs vacances perpétuelles, golf, pêche au saumon, courses, chasse au renard. Le cheval, élevé dans les prairies du Gave, régnait naturellement sur les pistes et les sentiers feutrés de feuilles mortes, et les tertres des fougeraies. Après le demi-sang, le trotteur qui brûlait nos chemins, il n'était que d'y acclimater ou bien d'y produire le steeple-chaser, le hunter, le poney de polo, et d'y installer les haras. Si j'écrivais un roman de ces temps heureux, le cheval y tiendrait large place, car il hante mes souvenirs. Venu trop tard pour voir les mail-coaches retentissants disputer des défis, courir les routes des vallées, je rencontrais du moins sur les touyas les habits rouges à la poursuite du renard. Renard béarnais, que j'aurais voulu sauver de leurs mains. Sous les espèces des chasseurs, je croyais voir les tuniques écarlates des cavaliers de Wellington, qui avaient enlevé à la lance les hauteurs d'Orthez et d'Aydie.

Pour ce qui était des journées de l'Hippodrome, notre proviseur ne nous y envoyait que le jour du Grand Prix, et toujours par deux. Mais, à la saison de février, le dimanche, nous ne manquions pas d'assister, rue Serviez, au spectacle gratuit du « retour des courses », nous consolant à la pensée que des jockeys de chez nous disputaient la palme aux Britanniques. Plus tard, je n'eus qu'à ouvrir ma fenêtre pour voir, entre les tribunes de la Haute-Plante, les habits rouges et les dolmans bleu ciel ou noir des officiers, hussards, chasseurs, dragons, passer les obstacles du Concours Hippique et le double tertre du « tombeau ». Si bien que je reprochais au blason de la ville de ne pas porter, avec l'effigie de la vache, celle du cheval, cependant essentiel.

Grâce aux Anglais qui l'avaient élue, Pau avait connu un troisième règne. Mais la « colonie » installée dans ses châteaux, dans ses villas et dans ses parcs, comme dans ceux de Menton, d'Algésiras, ou de Lugano, avait fait plus qu'y importer ses clubs de golf, ses habits rouges, ses hunters, son style armée des Indes et ses tables de bridge. Elle en avait révélé le privilège d'éden et la douceur d'asile. Nos hôtes britanniques ne se mêlaient au mouvement de la rue que du haut de leurs équipages, mais ils donnaient à la société paloïse un modèle et une manière d'orient. C'est ainsi que j'ai souvenir d'une scène de caractère. Le coupé d'une vieille dame anglaise, réputée pour son

écurie, ayant failli, rue des Cordeliers, renverser un passant, celle-ci en était descendue et elle avait vertement semoncé son cocher. Après quoi, elle lui avait ordonné d'abandonner son siège, l'avait congédié devant le cercle des badauds, et, empoignant elle-même fouet et rênes, elle l'avait laissé planté là, en livrée, et exposé à la risée. Tel était le ton de ces seigneurs.

III

Des balcons de leur Cercle, les Anglais daignaient, au demeurant, considérer les promeneurs qui se rendaient au boulevard des Pyrénées, appelé par les Palois « le Boulevard » tout court. Il n'était pas besoin de l'attraction dominicale de la musique militaire pour conduire ceux-ci vers l'espace qui ouvre la ville sur la perspective des Pyrénées. Henri IV lui-même s'y tenait sur son socle, et il était certes bon juge du repos de sa place Royale. Je ne connais pas de site urbain ni de climat qui commande à ce point le loisir, et procure le goût des voyages immobiles. « Mais pourquoi tant de sièges ? », me demandait un jour un industriel du Nord, ennemi des paresseux, à la vue des bancs et des fauteuils, en effet innombrables, de la place Royale et du Boulevard. Comment l'eus-je éclairé sur un fait de géographie, qui, du reste, n'a jamais diminué l'activité des gens du lieu, et ne les empêche pas de s'industrialiser à leur tour, l'âge étant là ? Je n'aurais même pas tenté d'émouvoir son écorce en lui expliquant le bienfait du climat de Pau sur ses hôtes saisonniers, hivernants ou convalescents, ou sur ceux qu'il aide à mourir, en les endormant à force de baume.

À plus forte raison n'aurais-je pas essayé de faire sentir à mon interlocuteur, nourri de bière forte, la qualité du farniente d'un lieu aussi évidemment prédestiné, l'élégance de son loisir et l'esprit des vieux habitués du « Champagne » d'alors, lequel n'était cependant plus celui de Toulet. Néanmoins, il y avait encore des Palois de bonne bourgeoisie, restés étudiants jusqu'à trente ou quarante ans à Bordeaux, à Paris, et qui étaient revenus à l'âge de raison mener autour du kiosque à musique et de la statue d'Henri IV une vie dénuée de souci. Peu exigeante aussi, il faut le dire. Il leur suffisait en effet de leur esprit caustique — le trait béarnais n'est pas la charité — pour se distraire, et de leur fantaisie pour voyager, car, même dans un temps aussi insouciant, les fortunes s'amenuisaient à force de farniente. Mais il n'était que de baptiser tel banc de la place Royale « Biarritz », et tel autre « Luchon », pour se donner, sans plus de frais, l'illusion de courir les saisons et les salles de jeu.

Sur cette place du loisir, il tombe comme une rosée de tilleul. Le ciel dissuade de toute agitation, même fructueuse. Combien voyions-nous d'étrangers à Pau, magistrats ou officiers récemment nommés, arriver gonflés de projets, d'énergies, et céder à la nonchalance de l'air ? La contemplation du paysage suffisait à remplir les journées. Il

est à regretter, pour la perfection du spectacle, que le chemin de fer longe le pied de la terrasse établie au-dessus de l'ancien casino et du « Boulevard » qui lui fait suite. Si le projet primitif avait été maintenu, la voie ferrée passerait aujourd'hui au nord de la ville. Au lieu de souffrir des laideurs de la gare – voies, aiguillages et rames noires de wagons – le regard se reposerait sur la vallée, ses peupliers, sa saligue argentée, sur le gave lui-même, et la nappe d'un lac, aussi bleu qu'un lac de montagne, où une voile glisserait. Le projet en effet prévoyait également la création d'un lac de plaisance, qui aurait coupé la violence du Gave, et joint à la clémence du ciel une paix romantique.

Tel qu'il est cependant, le paysage offre une harmonie qui n'a pas échappé à la littérature. Par dessus la gare et les voies, que les feuillages de printemps arrivent d'ailleurs à masquer, s'élève le vallonnement des coteaux. Pour signifier la noblesse du site, ceux-ci portent frondaisons de parcs, couronne de châteaux. Ils suppriment également toute intercession entre le regard et la majesté de la chaîne des Pyrénées, car celle-ci dresse droit au-dessus de leur front sa vague bleue, et n'est séparée d'eux que par une vapeur d'espace.

IV

J'aimais rêver devant la paix et le silence du paysage. Je retrouve ma rêverie à la dernière page de ce qui fut mon premier livre :

« Les fumées montent sans fléchir et se dissipent, hésitantes, dans l'incertitude du ciel fermé. Une vapeur efface les traits habituels de la vallée, et lui donne l'étendue vague des mers de brume. Ce soir, les feuilles mortes tombent à leur cimetière, trop légères pour troubler le silence définitif. Le gravier qu'un enfant racle de sa pelle, des voix dans la distance, la plainte d'un tramway au tournant des rails, et le roulement d'un train monotone, descendent au fond du silence, dans un vertige sourd comme un évanouissement. »

Mais déjà, dans cette plaquette, je ne m'en tenais pas aux rêveries. Je tentais une explication géographique du paysage qui me tenait sous son envoûtement. Ma tâche avait été facilitée par l'installation de la table d'orientation, où je retrouvais le plaisir que me procuraient autrefois les repères indicateurs des noms et de l'altitude des sommets. Peu de promeneurs auront interrogé avec autant d'attention et d'amour cette table de lave émaillée, livre constamment ouvert. Il fallait en effet des heures et des jours pour le lire, en entendre la suggestion. Aussi faisais-je l'étonnement du montreur d'astres, dont le télescope était toujours braqué sur le pic du Midi d'Ossau, ou sur la lune. Il ne comprenait pas que je ne fusse pas tenté de regarder de plus près des montagnes qui paraissaient me passionner. L'abbé Brémond, fixé depuis peu en Béarn, n'aurait pas compris davantage. Lorsque je l'accompagnais dans sa promenade du Boulevard, il m'entretenait avec délectation de campagnes académiques, s'amusait à parodier « Polyeucte ». Et ce n'était certes pas à lui que je me serais confié.

Du reste, il m'aurait été difficile de me faire entendre, car il m'était déjà impossible de subir les pouvoirs d'une vue de terre, fussent-ils les plus puissants, sans essayer d'en déterminer le dessin naturel, les rythmes. Déjà j'étais curieux de la vérité organique des paysages, vérité dont la recherche n'est pas une gêne pour l'émotion. Si j'aimais contempler le jeu des lumières et des nuages sur la montagne et la vallée, celui des brumes et des mers de pluie venues de l'océan, et le mouvement des terres conjuguées, je m'attachais à m'expliquer pareil spectacle, à en cerner les lignes et les temps, dans l'espoir d'en surprendre enfin le secret, je veux dire l'harmonie essentielle, le sens.

Mais il est plus aisé de céder à la rêverie. Peut-être mon premier livre ne séparait-il pas suffisamment les genres, dont j'ai bien peur qu'ici encore ils apparaissent confondus.

— Mais votre paysage béarnais se détourne du Béarn ! m'objectait un jaloux. Ce n'est pas le pic du Midi d'Ossau, c'est le pic du Midi de Bigorre qu'il regarde !

Ce jaloux avait quelque raison. Bien qu'il soit plus lointain, c'est le pic du Midi de Bigorre, en effet, que la vallée du Gave désigne, lui qu'elle exalte, et à qui elle paraît soumettre l'ordonnance de ses rives. Notre pic d'Ossau, au contraire, n'apparaît, lorsqu'il y consent, que par-dessus l'écran des frondaisons serrées des coteaux, dans l'échancrure de ses deux chaînes protectrices. Encore se refuse-t-il souvent, alors que ces chaînes sont visibles. Il se dérobe alors derrière un nuage particulier, voile de Saint-des-Saints, comme s'il nous reniait. Je n'avais nul besoin de l'objection. J'avais assez souvent moi-même regretté que le paysage ne fût pas dirigé vers notre sommet béarnais. J'avais déploré qu'un démiurge n'eût pas songé à ménager une avenue qui fût montée de Pau vers le pic du Midi d'Ossau, comme la vallée sainte de Rongbuk s'élève droit du monastère vers la cime de l'Everest, et qui eût ainsi orienté le site béarnais vers sa seule source authentique.

À la vérité, le démiurge y avait songé. Il fut en effet une époque où le gave d'Ossau actuel, dévalant sud-nord du pic d'Ossau, poursuivait son chemin vers le site à venir de Pau. Dans le même temps, le gave de Pau actuel, descendant sud-nord de Gavarnie, continuait lui-même sa route vers le futur emplacement de Tarbes. Ainsi les domaines respectifs, béarnais, bigourdan — je parle évidemment en termes d'aujourd'hui, et absurdes en la circonstance — étaient séparés, chaque terre avait son gave méridien, et ouvrait, dans son sud, sur sa montagne originelle. Mais ceci se passait dans des âges trop reculés pour qu'il soit possible d'imaginer sous les formes actuelles pareils paysages. Vint la catastrophe géologique qui coula les deux torrents glaciaires, l'un sur l'emplacement présent d'Arudy, et l'autre sur celui de Lourdes. D'un côté, l'avenue descendant vers Pau fut obstruée, le gave d'Ossau détourné vers l'ouest, et le pic du Midi d'Ossau ne fut plus visible que par-dessus la vague sombre des coteaux. De l'autre, le gave de Gavarnie fut détourné vers l'ouest, et sa nouvelle vallée ouvrit vers le pic du Midi de Bigorre la vue du boulevard actuel. Par une espèce de jeu de bascule, tout le paysage chavirait : tandis que la double catastrophe géologique rompait la vue de Pau sur le pic d'Ossau en interposant entre eux l'écran des coteaux, elle ménageait à notre capitale une nouvelle perspective, dirigée vers une montagne étrangère, et paraissait ainsi la rattacher à celle-ci.

La vue actuelle fuit en effet par l'ample courbe du gave, et remonte

vers le pic du Midi de Bigorre, et son môle bleu des jours d'orage. Que la vallée, par un ciel translucide de fin d'octobre, se découvre, rousse et retentissante, décapée de toute vapeur, et frémissse avec les feuilles dorées des peupliers, ou qu'elle soit bordée à mi-flanc par les blancs cumulo-nimbus accostés à ses berges bleues ou que, remplie par les brumes immobiles de novembre, elle figure un bras de mer où les bruits sombrent, le paysage naît de cette montagne orageuse, et donne l'illusion d'y retourner.

Pareille orientation de la vue semble faite pour accuser la primauté du gave maître, destiné par l'événement qui jadis en détourna le cours à régner sur le Béarn et sur sa ville. Ce jour-là, forcé par la moraine qui lui avait barré son chemin naturel, le futur gave de Pau fut contraint de se couder vers Lourdes, et de se jeter en direction de l'ouest. Les géologues disent qu'il fut « capté » par un affluent de droite du Lauzom. Oublions ce mot humiliant et disons, pour l'orgueil de notre gave et pour le nôtre, que celui-ci, par un décret qui nous honore, nous choisit, et se fraya de force un passage vers nous. Sa trouée héroïque à travers les abrupts calcaires des gorges de Saint-Pée et leur forêt de châtaigniers, de frênes et de chênes, allait changer la face de nos pays, car le gave devenu nôtre, en ouvrant au cœur du Béarn son avenue royale, allait autour de lui ordonner aussi bien la fortune que le mouvement, l'harmonie de nos terres.

Même aujourd'hui, je ne peux pas passer par ce seuil décisif sans imaginer de nouveau le drame. Le combat du gave luttant pour sa métamorphose semble toujours engagé d'hier. À coups de remous et d'écumes, l'ancien torrent glaciaire force encore le rocher, brise encore l'obstacle, pour gagner en terre béarnaise, au-delà des draperies de lierre du pont classique de Bétharram, son large, son apaisement, et l'assurance de son destin. Dès la plaine de Nay, le paysage de la vallée est fixé dans ses traits, tel que je le retrouve au plus loin de mes souvenirs, avec l'odeur mouillée des regains : la station rose de Lestelle, d'où j'essayais de voir l'entrée de nos gouffres de Padirac, la gare déjà urbaine de Nay, où les jeunes filles agitaient leurs foulards de couleur, tandis que le convoi de pèlerins, voué à la patience, attendait sur la voie de garage, en chantant ses cantiques à la Vierge de Lourdes.

Sur la rive droite du gave court toujours la rive de landes, bordée d'une haie de villages dont je n'ai pas besoin d'apercevoir les toits et les clochers pour imaginer leur animation à l'heure où rentrent les troupes. La même vie émeut la véritable rue que forment à partir de Nay les villages des bords de la route maîtresse. Avec leurs murs fleuris de roses trémières, les maisons tournées vers le soleil s'épaulent à la route, et, l'une après l'autre, vous regardent venir. Le bétail qui rentre des prés hume, après la fraîcheur des peupliers, des vergnes et des saules, celle du soir, annoncée par un chant de grenouilles hors de

saison. La lenteur des indolentes vaches blanches rappelle le temps pastoral. Une par une, elles se séparent, se distribuent entre les hauts portails jaloux, car si les maisons, avec leur façade à étage, leur toit cossu, se pressent ainsi, forment rue, c'est moins par amitié de voisines ou par souci de prendre un air de citadines que pour laisser le plus de sol possible aux maïs et aux prairies du gave. Maïs si verts et hauts qu'ils font penser à ceux des terres chaudes américaines, capables de cacher un cavalier. Prairies irriguées, gorgées d'eau de montagne, et coupées de barrières blanches de paddock. Les hussards bleu-ciel d'autrefois venaient y chercher leur remonte, et, souvent, leur terrain de manœuvres. Heureux temps, où la cavalerie légère, hussards de Tarbes, chasseurs d'Auch, portait couleur d'azur, et n'annonçait que carrousels. Aujourd'hui, la vallée n'entend plus la fanfare étourdissante des trompettes. Le hennissement des poulinières est lui-même couvert par la sirène des usines et le klaxon des cars qui mènent aux fabriques les paysans devenus ouvriers.

Mais, bientôt, le silence d'automne, dont j'évoquais le suspens mystérieux, et que seul troublait le sifflet des locomotives perdues, s'installe sur les rives de la vallée. Sans doute la ville de l'enchantement doit-elle être entourée d'une zone sans voix, d'un repos accepté par la terre elle-même, car aux approches de Pau, dès la pointe de Rontignon, les coteaux et leur noble ordonnance s'élèvent, arrêtant près, maïs, et chassent du paysage la moindre trace de travail. Leur théorie, portant couronne de frondaisons, s'avance face au décor de la cité royale : boulevard, Parlement, Château, et parc qui en achève la majesté. Ainsi se parfait un chef-d'œuvre, dont la noblesse, quoi qu'en pense l'histoire, ne vient pas seulement de l'homme, mais aussi d'une nature élue.

Comme si elle voulait replier sur la ville son envoûtement, son silence de bois dormant — bois unique, où pleurerait sur nos jours le cri d'un cygne noir, du cygne romantique — la courbe des coteaux coupe la vue dès le couchant. Du boulevard, la plaine du golf elle-même ne paraît plus. Le gave cependant poursuit sa route au-delà de la ville. Un instant resserrée pour l'hommage des coteaux, la vallée recouvre sa largeur, son air laborieux, ses villages, ses prés, ses maïs et ses champs. Je ne peux pas revoir Orthez, son pont gothique, l'austérité de ses façades grises et de ses toits luisants de pluie, sans revivre le souvenir du marché où nous nous rendions, le maître de Castétis et moi, dans la voiture à âne. Il me semblait retourner au marché de Lembeye de mon enfance. Pierre Lasserre, en effet, malgré le chapeau tunisien à glands rouges qu'il affectionnait dans ce temps-là, avait l'authenticité du Béarnais de vieille souche, et, lorsque nous remontions la côte de Castétis, c'étaient deux hommes du pays qui

rentraient chez eux, piquant pour l'exciter le bourricot, lui aussi béarnais, donc rebelle.

Je dois à l'ermite de Castétis d'avoir connu, entre les drames des textes et de la métaphysique chrétienne qui hantaient nos jours et nos nuits, la vie de la châtaigneraie. Or, la châtaigneraie est essentielle au Béarn autant qu'au Pays Basque. La chartreuse du « Castagnas » joignait à l'odeur des vieux livres celle des cèpes, au cri des pies le battement d'ailes des palombes lorsqu'elles cherchaient à se poser. C'est là l'une de nos géorgiques béarnaises. L'autre, celle de la vallée, saules et aulnes, îles et bras du gave, était l'apanage de Francis Jammes, le poète chasseur, qui trouva son fief à Orthez plutôt qu'à Hasparren, car il lui fallait la saligue plutôt que la montagne basque, avec laquelle je le sentis mal accordé. Malgré le voisinage de la saligue et de la châtaigneraie, au même titre béarnaises, les deux hommes ne s'entendaient guère. Cher Pierre Lasserre, si docte en connaissance des Pères, et si candide en celle de ses contemporains, même lorsqu'ils appartenaient à l'Église ! Je me souviens de quel cœur abusé il m'entretenait de ses espoirs, sur le pont d'Orthez. Était-ce à moi de le mettre en garde ? J'osais à peine lui confier mes doutes, et, l'écoutant, je regardais le gave livrer combat. Après l'aise des grands méandres de la vallée, celui-ci connaissait en effet une seconde fois l'étranglement des seuils calcaires, et se voyait contraint de forcer encore le verrou. La terre de Béarn, qui avait tenté de lui interdire son entrée, paraissait maintenant vouloir le retenir. Si elle lui opposait pareille résistance, c'était, pensais-je, pour le rappeler à son origine de gave, lui rendre la jeunesse et la fougue près de se perdre, l'empêcher de se démentir au moment où il se préparait à la quitter. Mais ces pensers géographiques n'auraient pas intéressé l'historien de Renan, et je les poursuivais pour mon usage.

VI

Le drame du pont d'Orthez — j'entends son drame géographique, et non pas celui de son rempart — comportait son enseignement. Leur vie brève ne permet pas aux gaves de vieillir, de s'engourdir dans l'inertie des fleuves, de perdre leur couleur vert gel d'eau vigoureuse. Ainsi, non seulement ils fécondent nos terres, mais ils les inspirent jusqu'à leur terme, et leur gardent l'esprit des neiges. Je pense parfois à un court métrage, qui mettrait en scène cette vie brève. Il prendrait un gave à sa source, et le suivrait dans ses vicissitudes : filet d'eau vive, ruisseau de l'alpe, torrent abîmé en rapides et roulant ses galets à travers remous et écumes, sous les peupliers sensibles et l'arche d'un pont romain, rivière étalée dans les méandres encore violents de la saligue, puis coulant à pleins bords vers le fleuve marin, où la remontée des saumons cherche le flot de ses eaux vierges. Les paysages, hauts pâturages, lacs de montagne, vallées, villages, bourgs et villes, routes, champs et forêts, et mouvement humain, naîtraient du gave créateur, s'ordonneraient autour de ses rives, s'inspireraient de son courant. Symphonie, dont je voudrais confier la partition à un musicien de chez nous.

Comme personnage de ce poème, je ne choisirais pourtant pas notre Gave majeur, car, malgré sa primauté, et l'orientation qu'il impose à la perspective paloise, le gave de Pau ne déroule pas chez nous toute sa vie. Il passe hors du Béarn son premier âge montagnard, prélude indispensable au chant des gaves. De là ma préférence pour le gave d'Ossau. J'ai une autre raison, qui tient à la majesté de ses sources. Le gave d'Ossau, en effet, naît de notre montagne essentielle, des flancs mêmes de notre Cervin. Lors de ma découverte, j'avais déjà été pris d'une espèce d'horreur sacrée devant l'apparition du pic d'Ossau sur la scène d'un ciel d'orage. Pour me faire penser au Cervin, il a fallu mes séjours à Zermatt, et la présence quotidienne de la cime chargée d'une poésie universelle.

Notre pic d'Ossau mérite le rapprochement à un double titre : celui de son isolement, et celui de son drame. De même que le Matterhorn se dresse seul face à l'alpe de Findelen, écartant les autres sommets de ce nid d'aigles de l'Europe pour attirer sur lui les messages du ciel, de même le pic d'Ossau se dresse au fond de sa vallée comme la Cime unique, celle qui appelle à elle et porte vers les nuages l'élan des terres et des montagnes, et veille sur les âmes et sur les troupeaux. Du fait

d'un tel isolement, sa poésie se dispense à tout l'horizon de nos sources. Qu'il se mire dans l'eau vierge d'un lac, qu'il transparaisse à travers les feuillages ensoleillés de la frênaie, ou qu'il surgisse à l'épaule d'un col, sur les raillères ou les hauts pâturages, le visage du pic d'Ossau s'impose au voyageur, le suit et l'accompagne dans sa marche, signifiant par sa présence unique que toute âme relève de lui.

Mais c'est encore par son drame que notre pic d'Ossau évoque le Cervin. Comme ce dernier, il a ses héros, sa légende. L'histoire d'un sommet, de ceux qui réussirent à le vaincre et de ceux qui y succombèrent, concourt à établir son personnage, ses dispositions à l'égard de l'homme. À ce titre, la figure du pic d'Ossau nous inspire, et nous relevons d'elle à travers ceux des nôtres qu'elle mena vers leur achèvement. Mon orgueil de Béarnais regrette certes l'altitude que dut avoir le puissant volcan disparu, dont le pic actuel est la ruine. Mais je me console à l'idée qu'après avoir comblé les modestes vœux d'un temps romantique, notre Cervin propose aux grimpeurs d'aujourd'hui un terrain de jeu digne des meilleurs. Au vrai, il n'a jamais cessé de renaître. Gravi dès 1787 par un pâtre inconnu, la même année que le Mont Blanc par de Saussure – mais notre cime préférerait se rendre à l'un des siens – le pic d'Ossau, un siècle après, se voyait humilié par le scellement de crampons dans les cheminées de sa voie normale. Autant dire qu'il semblait mort.

Or, déjà, il s'était renouvelé. Au temps de mes premières années de lycée en effet, Maurice Heïd et Henri Sallenave gravissaient les « flammes de pierre ». Peu après que « les Autrichiens » eurent fait le Grand Pic par la face Nord, mon maître Bourdil, avec Carrive et Magne, réussissait lui-même la première course des Trois-Pointes. Mais, au lieu de nous raconter sa propre course, il ne nous parla, à la rentrée d'octobre, que des deux « Autrichiens ». Il n'était que modestie, et humour autant que modestie. J'ai, plus tard, admiré que l'un de ces « Autrichiens » portât le même nom que les vainqueurs de la face Nord du Cervin. Mon amour-propre et mon amour vont jusqu'à pareille démesure. Le drame n'était pourtant pas épuisé. Le pic d'Ossau se réservait une nouvelle jeunesse. Qui m'eût dit qu'un jour à venir un Ollivier et un Mailly pitonneraient sur ses rochers, et que notre sommet familier proposerait aux rochassiers béarnais des tests comme la paroi de bronze de Pombie ? Forts des parois de notre Ossau, nous pouvons traiter d'égal à égal avec la montagne nouvelle. Et ce n'est pas là le plus mince titre de notre cime, car l'escalade n'est pas uniquement une épreuve extrême du corps, elle exalte l'esprit, et donne la mesure de l'homme.

VII

C'est donc à une montagne privilégiée que notre gave béarnais doit sa naissance. De là sa race. Dans la multitude des gaves issus des lacs et des névés, ou des creux fleuris de l'alpage, les sources du gave d'Ossau se distinguent à mes yeux par pareille origine. L'automne dernier, j'en faisais le tour encore une fois. Comme j'approchais du cirque de Bious-Artigues, le pic d'Ossau surgit au point accoutumé, d'un seul trait, si puissant et si bref que mon cœur en fut un instant oppressé. On ne s'habitue pas à ces soudains affrontements du divin. S'il est pourtant un accès humain au Saint-des-Saints de notre Béarn, c'est bien l'éden de Bious-Artigues. Les vaches aux cornes en lyre – innocence du front autant que du symbole – y reposaient encore, dans leur robe couleur de blé, et les sources du gave y ruisselaient comme au jour de la Création. L'ours lui-même ne devait rêver que miel et myrtilles, et l'isard ne devait pas être alarmé. L'homme, d'ailleurs, a décidé d'y maintenir l'isard, et même l'ours, lequel s'entend si bien avec la vache dans les armes de l'ancienne république indépendante d'Ossau. Mais il aurait dû s'attacher à conserver en même temps le site : intégrité de la forêt, de l'alpe, de l'herbe à peine meurtrie par le sabot des bêtes, intégrité des sources et des filets d'eau vive. Abusé par l'heure de midi, qui réinstituait le désert et sa paix, j'avais cru ce jour-là à pareil miracle. Les troupeaux semblaient seuls à animer la scène. Mais les ouvriers du chantier remontèrent, et ils envahirent l'éden. Alors je vis la vérité : les baraquements, la montagne éventrée, les talus d'éboulis, les gués écrasés par les bandages des camions. Le gave était déjà amaigri, défiguré. Il découvrait son lit et ses épaves, branchages arrachés, débris de passerelle. Une à une, à l'approche des ouvriers, les bêtes se levèrent, et reculèrent vers la forêt, où le pic d'Ossau semblait les rappeler.

Bious-Artigues allait être à son tour métamorphosé par le nouveau démiurge, démiurge créateur de sites. Au paysage des hauts gaves, déjà remanié par les ponts, les tranchées, les tunnels et les parapets de la route, s'est substitué, dans nos montagnes comme ailleurs, un type de paysage industriel. Mais si celui-ci fait le juste orgueil des bâtisseurs, il défigure nos vallées. Barrages, lacs factices, conduites d'eau qui ont l'air de conduites d'égout, cônes de détritits, fausses cascades, usines grises, transformateurs, lignes de force et pylônes en route vers les villes, avec leurs chapelets de boules brillantes, ce

nouveau mouvement n'utilise pas le mouvement naturel de nos gaves, il l'usurpe, le détruit et, pour finir, en trahit l'âme. Pareille transfiguration ne touche pas seulement le décor, elle annonce la nouvelle Création qui transmutera les déserts eux-mêmes, plus maniables que les espaces humanisés, et périssables autant que le limon originel. Elle présage le temps des grandes fourmilières à l'œuvre à travers les déblais, avec leurs outillages aux airs de monstres antédiluviens, leur soumission grégaire, leur détachement de tout bien, leurs habitations éphémères. Les baraquements du chantier de Bious préfiguraient à mes yeux ces habitations auxquelles l'homme ouvrier ne s'attachera plus, appelées à disparaître comme les cendres de ses feux. Leurs parois de planches mal clouées laissaient passer le vent des ruines, et on voyait déjà leur mort.

Seules allaient rester, et pour un temps encore, les formes brutes du béton. Mais le béton n'épouse pas les lignes naturelles, ni la grâce d'un lac réel. De l'autre côté du pic d'Ossau, le lac artificiel de Fabrèges avait ce soir-là le faux jade des nappes de barrage, œuvres de l'homme au lieu d'être celle des siècles et, à ce titre, mal serties, et sans contact avec leurs rives. Il me suffit pourtant de m'élever au-dessus de ses eaux forcées pour retrouver la vérité, et assister à un spectacle qui gardait le sens de l'âge éternel : la pastorale qui se déroule deux fois l'an dans la vallée, avec la transhumance des troupeaux. La main du nouvel homme en effet n'a pas encore attenté à ce rite. Sans doute le temps viendra-t-il où des convois de camions déplaceront des montagnes aux plaines un bétail gras, qui n'aura plus de jambes. Le taux de boucherie sera porté à un degré inespéré. Mais, ce soir-là encore, j'allais avoir la grâce du spectacle traditionnel. Déjà, dans la matinée, j'avais croisé sur la route de Bielle un premier troupeau en train de descendre : moutons, vaches et poulinières. Il m'était apparu sur le fond du pic d'Ossau, motif héraldique de la vallée. La lumière d'octobre, à contre-jour, faisait fleurir la laine des brebis, les cornes des vaches froment et le dos luisant des juments noires. D'autres bergers montaient, porteurs des grosses cloches à colliers historiés, dont le bourdon émeut les villages pressés sur les rives du gave, pour aider les pasteurs à ramener les bêtes déroutées.

Au-dessus du lac artificiel, les troupeaux restants se massaient et, tandis que les vols d'oies sauvages et de palombes remontaient vers les cols et mettaient cap au Sud, la montagne tout entière semblait descendre. Les frontières empêchent les troupeaux, attachés à la terre, d'aller, à l'approche des froids, dans la direction du soleil. Aussi ceux-ci s'apprêtaient-ils à regagner les plaines. L'attirail des bergers rameutés de leurs solitudes était déjà chargé, avec le grand parapluie bleu, sur les ânes bibliques. Près du gave et de son rapide torrent, un berger, appuyé sur son bâton, attendait je ne sais quel signal. À moins

que ce ne fût celui des sagesse secrètes, qui ont réglé de tout temps le mouvement et le poème des pasteurs. Rassemblés par ses poignées de sel, les béliers se pressaient autour de lui, l'étouffaient de leur laine, le heurtaient de leur nez busqué. Il eut l'air d'interroger le ciel, puis il se mit en marche. D'un seul élan, les chiens tournèrent la ramade, et ce fut le prélude d'une volée de cloches, qui couvrit la rumeur du gave elle-même. Le troupeau éternel entreprenait sa route, derrière la gravité du pasteur. Il aborda la passerelle, qui le porta vers nous, comme le plancher d'une scène, par-dessus les chevaux d'écume du torrent. Où allait-il ? Bien que ce ne fût pas celui qui descendait vers nos côtes aydiennes, et que je connaissais, j'imaginai sa route. Il allait bien plus loin, par-delà la pignada landaise, jusqu'aux coteaux de la Garonne, où il devait passer le temps des froids.

De nouveau, l'illusion des eaux, qui sont avant tout poésie – particulièrement celles de nos gaves, avec leur matière éthérée, brassée par la lumière – était sauvegardée. Les fonds voués au secret étaient retournés à leur ombre. Le gave ne montrait plus ses galets gris, ni les chevelures de ses épaves. Plus nous descendions, suivis par le concert de cloches des troupeaux, et plus il roulait lui-même à pleins bords. Je ne sais quel flot libéré accourait ainsi, pour lui restituer sa plénitude. Il allait de toute sa fougue, précédant les bergers, forçant les seuils rocheux, les chaos, les anciens verrous des moraines, ne respirant que dans les prés, sous les passerelles et l'or des peupliers accordé au ton bleu des palombes, pour bondir de nouveau par cascades, et s'élancer contre l'arche d'un pont rustique. Une paysanne à longue tresse et coiffe blanche traversait le pont sur sa jument noire, en travaillant à son tricot. Elle aurait pu tout aussi bien, amazone pastorale, filer sa laine à la quenouille, en chevauchant.



GOTEIN : « ... le long d'une haie de villages qui, n'étaient leurs clochers trinitaires, rappelleraient leurs voisins du Béarn. »



*« Que de fois, descendant ainsi
des remparts de Saint-Jean-Pied-de-Port... »*



IBARRON : *« Avec sa façade à la chaux, ses bois peints... la blanche ferme*



« Le gave de Mauléon, descendu des gorges de Kakouetta... »



*« J'essayais de surprendre sous les chênes,
le char de fougère d'Arrochka. »*



*« Le badigeon à la chaux qui conjure
l'assombrissement pyrénéen... »*



*« J'avais du moins percé le secret de
la naissance de nos gaves. »*



« La maison souletine, haute et carrée, bardée d'ardoise. »



*« ... le cri des bouviers encore aux prises
avec leurs attelages lents. »*



*« Jamais je ne devais goûter eau plus glacée,
plus savoureuse... »*



« Le tonnelier mon ami, mon compagnon d'enfance... »



*« Les saisons et les jours n'avaient d'autre sens
que celui des travaux, de la fenaison aux vendanges... »*



AYDIE, 1959 :

*« Je reprends pour finir le chemin de mon village maternel. » Joseph Peyré
avec la « tante Zoé ».*

VIII

Fils de nos neiges, le gave est apparenté à l'isard, et, peut-être, doué par lui d'un pouvoir totémique. Semblable à celui de l'isard, l'élan du gave d'Ossau m'apparaissait comme le trait visible du message qu'il porte de nos montagnes à nos vallées, et de l'esprit qu'il leur transmet. Je sentais une fois de plus que l'antique république pastorale, dont les communes attendaient ce soir-là les troupeaux comme au temps de leur indépendance, ne vivait, ne respirait que par son gave. Celui-ci en effet distribuait à sa créature non seulement la fécondité de son flot, mais son animation, son souffle vierge. Il inspirait l'Ossau de ses génies, l'unifiait comme le mouvement du sang, sa pulsation, unifie l'être. Par-delà la montagne, la même pulsation se répétait, reprise par chaque vallée, et l'esprit des gaves se communiquait d'un seul trait à toutes nos terres.

Je voudrais, afin de mieux me représenter sa vie brève, savoir dans quel court laps de temps le flot du gave d'Ossau parcourt sa vallée personnelle. Depuis les gorges des Eaux-Chaudes, c'est en vain, semble-t-il, qu'il a forcé le dernier verrou, jailli dans le bassin terminal de Laruns, en vain qu'il a brisé les chaînes calcaires, consacré Bielle capitale, inspiré les oratoires et les chapelles, en vain qu'il a nourri ses villages et leurs fontaines, puisqu'il paraît lui-même renoncer à poursuivre, et abdiquer, au coude d'Arudy, en faveur de son frère d'Aspe. Au retour de cette journée, j'éprouvais une fois de plus ce sentiment et ce regret, et les troupeaux, dont les cloches continuaient à appeler dans l'éloignement de la nuit venue, eux-mêmes me paraissaient abandonnés.

Mais l'esprit de l'Isard est unique, et ainsi, présent dans chacun de nos gaves, émanation d'un seul pouvoir. Aussi le cours créateur se poursuit-il, quel que soit le nom du gave, et le message est-il transmis, quel que soit le nom du messenger. Le problème du nom cependant se posait pour le gave nouveau formé sous la croix d'Oloron et le troupeau de ses toits d'ardoise, par la réunion des deux gaves d'Ossau et d'Aspe. Ils étaient l'un et l'autre fondateurs de républiques, et aucun des deux ne pouvait renier le nom de son alleu. La ville-pont par contre, ancien marché de Navarre, d'Aragon et de Catalogne, était qualifiée pour offrir son nom au nouveau gave qui, fait de leurs flots réunis, se baptisait sous ses clochers. Le gave essentiel s'est donc poursuivi sous le titre de gave d'Oloron, au même stade de maturité

que le gave de Pau, qui suit un chemin parallèle derrière les coteaux de vignes de Monein, et leur massive cathédrale béarnaise. Parvenus au même niveau de puissance, les deux nouveaux rivaux animent les mêmes paysages, les mêmes cultures, la même rue de ville et de clochers. Ils vont de pair, et leur équilibre s'inscrit dans le quadrilatère Pau-Oloron et Orthez-Sauveterre, villes fortes et anciens remparts.

Pourquoi le gave d'Oloron, lui qui est béarnais depuis ses sources, Ossau ou Aspe, abdiquerait-il à la fin en faveur du rival, avec lequel il vient de soutenir pareille joute de jeunesse et de fécondité ? Il n'y a d'autre raison que la primauté de Pau capitale, primauté qui veut que son gave porte-nom n'en amène pas le pavillon avant son terme. Le gave d'Oloron va donc s'incliner. Du moins attendra-t-il qu'il n'y ait plus autour de lui de terre béarnaise pour en souffrir, et lui en faire reproche, avec les susceptibilités que nous portons en nous. Ce n'est donc qu'au-delà de la frontière du Béarn que s'accomplit l'abdication. Le drame se dénoue ainsi hors de nos murs. Devenu esprit et messenger unique, le gave de Pau n'a plus que quelques instants à vivre, avant d'aller se perdre dans l'Adour – ou le ressusciter. D'ailleurs, la vie brève et fougueuse des gaves est finie. Ils n'ont plus en effet à inspirer des terres plates qui ne se souviennent plus de la montagne, et ils pressentent la marée.

IX

J'ai voulu l'autre soir revenir au lieu de ma rêverie d'autrefois, la Terrasse de Pau, par un soir de Toussaint, afin de retrouver l'air, le climat d'alors, et mesurer l'œuvre du temps. Étais-je à la recherche de mon pays, de mes souvenirs, de moi-même ? Plus on mûrit, et plus on s'aperçoit de la difficulté qu'il y a à faire le départ entre soi et les choses, à déterminer dans quel sens passe le courant, si l'émotion procède de la nature, ou de celui qui croit l'interroger. Si je n'ai pas surpris le secret qui ne me sera jamais révélé, j'ai pu du moins, dans un sentiment fugitif, entendre quelque chose de l'harmonie, du rythme du paysage.

Celui-ci s'orientait toujours, par la vallée, vers la montagne étrangère au Béarn, le pic du Midi de Bigorre. Mais je dirai pourquoi, loin de ne pas nous concerner, cette montagne nous appelle à nous affranchir de nous-mêmes pour apercevoir une plus haute vérité. La phrase ascendante du paysage s'élevait doucement, vallée du Gave, soutenue et accompagnée sur ses deux rives par le contre-point des coteaux et des collines de l'Ousse. Elle sinuait, dans une ample courbe, vers la profondeur de la montagne de Lourdes, qui la reprenait pour la porter par degrés successifs jusqu'à son accomplissement : la cime du pic du Midi de Bigorre. Mais, au lieu de s'épuiser sur cette note, elle redescendait, retournait vers l'ouest, vague de la chaîne des Pyrénées déferlant sur le ciel du Sud. Elle s'exaltait encore avec l'accent isolé du pic d'Ossau, puis elle venait mourir, après l'Anie, sur la rive immobile et muette des coteaux. Phrase dont la musique me parvenait à travers la surface tendre et sensible du silence.

Le silence, en effet, silence d'une qualité particulière, celui dont les coteaux dormants prennent soin d'entourer la ville du repos, régnait sur le paysage. Favorisé par le calme d'un soir destiné aux communications secrètes, il s'étendait à la vallée, et semblait y avoir éteint tout bruit, toute voix, pour ne laisser porter que celle des terres, et celle des gaves éternels. Cette voix me persuadait, et me confirmait dans ma foi. Que les nouveaux démiurges poursuivissent ailleurs leur œuvre – je n'en méconnaissais pas le prix humain ni la grandeur, et il m'arrivera de la chanter pour d'autres terres – mais que paix fût laissée à la mienne. Pour garder celle-ci intacte, j'abandonne aux bâtisseurs le reste du monde. Marque de l'amour, et de sa fidélité désespérée, aussi vaine, je le sais, que le regret de l'enfance perdue.

Mais un pays aussi fortuné ne s'adresse pas à ses seuls fils, il demande à tous d'être sauvé, et le belvédère qui le découvre mérite d'être retenu comme un lieu de grâce. Je le sentais plus vivement sous l'effet retrouvé de sa tendresse et de son baume.

Sans doute étais-je prédisposé et prêt à recevoir sa poignante douceur. Possédé par ses fantômes personnels, chacun de nous vit en effet entouré de ses rêves et tente, inconsciemment ou non, de les faire confesser par les choses. Aussi ne sais-je plus, tellement elles se confondaient ce soir-là, faire le partage entre la voix que j'entendais, voix dispensée par le paysage, et celle de mon propre cœur. Celui-ci n'avait pas changé. J'en reconnaissais la blessure, autant que le besoin d'être guéri. Seul au milieu des promeneurs du soir et des rêveurs, de cette solitude sans appel et sans amertume qui fut la mienne, je retrouvais l'odeur des jours gris et silencieux de Toussaint, que je n'ai jamais respirée en vain. Toussaint qui n'était pas celle des chrysanthèmes, mais plutôt celle des colchiques. L'air avait une douceur égale. Les fumées montaient droit à la quête du vent, et sans le rencontrer, car il avait abandonné le ciel pour le laisser à son recueillement. D'où serait venu le souffle susceptible de les fléchir, et de les emporter à la dérive ? Nul lac plus immobile que ce ciel de l'apaisement. Il n'était que d'en goûter l'atteinte, aussi subtile que l'insinuation d'une fièvre, et qui pouvait aller jusqu'à suggérer le renoncement. Rester là, obéir aux lentes vagues du silence, s'y confondre, attendre, pour se perdre en elle, la nuit qui mettrait le comble à la douceur, telle était la tentation dernière.

AYDIE ET LE BÉARN DES CÔTES

Mon bref, mon long voyage — puisqu'il fut celui d'une vie — se referme. Je reprends, pour finir, le chemin de mon village maternel. Aussi bien, mes pas m'y ramènent d'eux-mêmes, et le mouvement de mon cœur, car Aydie est resté mon havre. Depuis l'âge lointain des vacances, j'y reviens chaque année, retrouvant la maison qui m'attend. Je passe avec le même tressaillement le seuil qui nous dérobe aux yeux du monde. Cette terre d'Aydie, c'est trop peu dire que je l'aime, que j'y tiens par toutes mes racines. Je suis fait de la même argile, du même manque d'eau et de chair. Mon enfance est pour moi un temps éternel, un état de grâce. Je porte le même tablier d'écolier sans tache. Aussi, puis-je chaque année revenir, retrouver mon village sans souffrir de n'y pas reconnaître les enfants, qui ont trop vite grandi, les hommes, qui ont changé. Je vis avec les ombres, qui ne connaissent pas de fin, de désaveu, d'ingratitude. Je fais ma compagnie des vignes, des sentiers, des fontaines précaires, mais durables du moins, et qui ne déçoivent pas ma soif. Les maisons vieillissantes me reconnaissent et m'agrément, partagent avec moi les secrets sourds qui nous unissent. Je me rends compte de plus en plus de la place qu'Aydie occupe dans l'ordre des pays béarnais, place privilégiée, et qui, autant en raison qu'en amour, justifie cet ultime chapitre.

De ce Béarn des Côtes, si difficile à pénétrer, mon village forme le cœur le plus fermé, le réduit presque inaccessible. De là l'abrupt de notre caractère, son refus. Aydien, je suis né et demeure rebelle. Les atteintes à notre solitude se sont certes multipliées. Un pont sur le Sagé mit tout d'abord fin à notre condition d'impasse. Pau, notre capitale, s'efforça ensuite de nous réduire et de nous contraindre à nous rendre, car il est d'autres voies que la voie des armes, et c'était de défenses naturelles qu'il s'agissait, avec nos « côtes » protectrices. Aux haridelles du « courrier » — notre modeste diligence — qui s'immobilisaient au pied de chaque côte, succédèrent les locomotives Fives-Lille, parfois obligées elles-mêmes de reculer au bas des rampes pour prendre l'élan nécessaire, puis les autorails de Dion, délestés à souhait. Les cars, enfin, s'époumonèrent à leur tour sur nos montagnes russes, que commençaient à escalader de leur côté les poteaux de l'électrification pour aller débusquer sous leurs bouquets de chênes les toits réfractaires et les éclairer malgré eux. L'obstacle cependant demeure, et surtout l'esprit de l'obstacle. Nos côtes monotones,

versant court et abrupt à l'ouest, versant long et clément à l'est, ne furent pas en vain suscitées par la rotation de la terre, elles et leurs vagues successives. Elles commandent encore en nous.

C'est tout un pays qui se dresse, aussi insoumis que jadis. Pour revenir à ma maison, je dois en couper l'épaisseur. Géographiquement, les côtes du Béarn, d'une hauteur de deux à trois cents mètres, rayonnent en éventail du cône caillouteux du Ger, comme leurs voisines de l'Armagnac le font du plateau de Lannemezan. Ruissellement de crêtes et de rivières pauvres qui, chez nous, s'orientent dans la direction générale sud-est-nord-ouest, entraînant le pays vers le cours moyen de l'Adour. Que je rentre de Pau par Garlin ou par Lembeye, je me heurte, aussitôt après avoir franchi la lande plate du Pont-Long, aux rampes escarpées de Serres-Castets ou de Serres-Morlaas, qui déjà annoncent nos côtes, et leurs hautes courtines boisées. Des deux routes, je choisis ici celle de Lembeye, puisque ce fut celle de mon premier voyage hors du nid. Aussi bien, celle de Garlin traverse le même pays et passe les mêmes rivières, pour aboutir à un marché pareil, rendez-vous lui aussi de nos gens d'Aydie et des villages environnants.

Du belvédère de Serres-Morlaas où, si l'on s'en souvient, j'eus ma première révélation de la vallée royale, je jette donc un dernier regard au Béarn des Gaves et à son fleuve de landes et de forêts, déroulé au pied de la sierra violette des soirs d'octobre. Et, une fois de plus — que de nombreuses fois me soient encore données, mon cœur ne s'épuisera pas — je m'enferme, avec la route aujourd'hui goudronnée, dans ce pays couvert, pays de terres froides, de bois et de touyas, auquel nous autres Aydiens réservons le nom de Béarn, et qui nous apparaît étranger, autant que le Béarn des Gaves. D'ailleurs, cette première crête peut à bon droit revendiquer le nom, puisqu'elle porte le gros bourg étiré de Morlaas, ancienne capitale béarnaise, avec l'illustration de son portail roman.

II

La traversée du pays couvert commence au-delà de Morlaas et de sa longue rue bourgeoise. Si nous ne mettons plus aujourd'hui pied à terre pour soulager chevaux ou locomotives à bout de souffle, ce sont les mêmes côtes que la route restée étroite escalade et dévale l'une après l'autre, sans répit, les mêmes rivières exténuées qu'elle enjambe, par des ponts étouffés sous le berceau des aulnes. Après les branches du Luy-de-Béarn viennent celles du Luy-de-France, puis le Gabas, le Grand-Lées, le Lées et, enfin, le Larcis. Au total, une bonne douzaine de ponts, et sept côtes au moins à forcer, qui se dressent au débouché de chaque pont, avec leur escarpement noir. Ces rivières amaigries et mortes, que seules gonflent les crues d'hiver, annoncent la terre où l'eau, malgré les pluies, reste un miracle parcimonieux. C'est la rencontre d'un Luy pauvre qui, malgré la beauté du nom – Luy-de-Béarn ou Luy-de-France – me donne chaque fois la sensation d'être repris par la sécheresse de mon terroir, accrue en ces années de fléau. En moi s'évanouit alors la fraîcheur que j'ai pu rapporter de la terre des gaves, fraîcheur de verts, de regains et d'eaux vives, pour laisser réapparaître l'âpreté du caillou, et le ciment ou bien la glaise de l'argile, ce qui tient en moi de dureté et, sans doute, de destination au désert.

Par-delà les parapets des ponts moussus, si rétrécis que la voiture semble devoir y rester prise au piège, une eau rouillée tremble sur fond de vase, et se traîne de creux en creux. Ces rivières obstacles n'ouvrent d'ailleurs dans leur sens longitudinal, vers l'Adour où elles vont pourtant se jeter, nulle voie d'accès, nulle route importante. Aussi ne faut-il pas, après Morlaas, chercher, dans les couverts, le cloisonnement de ce bocage, de sites ni de villes-clef. Des deux côtés de la route qui les traverse, le regard reste prisonnier des haies, des bois de chênes et des touyas. Les villages eux-mêmes se refusent. Je devine à peine au passage, moi qui en connais le moindre nom, leurs toits d'ardoise et leurs murs de cailloux, et j'entends à peine les troupeaux. Pays de la châtaigne et du lait, définissait mon père qui, avant de se fixer à Aydie, en avait battu à pied et à cheval les chemins de terre. Si une vallée paraît enfin s'y ouvrir et respirer plus largement, comme il arrive à la hauteur de Monasut, elle est encore guettée par une rive noire, versant boisé qui condamne tout l'horizon.

Pour en fuir l'étouffement, certains des fils de ce pays allèrent jusqu'aux terres de Nevada ou aux steppes patagoniennes. Les autres acceptent et se résignent, fauchant leur tuie, puis gardant les bêtes jusqu'à leur mort, à la lisière des maïs, ou pêchant les cailloux des luys, aux basses eaux.

La route, cependant, fait effort pour se libérer. Je respire avec elle au haut de Simacourbe, comme le postillon qui y buvait son dernier verre du voyage. Elle s'élance ensuite à travers les premières vignes, à l'assaut des remparts de Lembeye, pour déboucher sous le regard de la tour forte, qui servait jadis de prison. Mon propre périple s'achève. Au milieu des maisons à arcades du bourg, je retrouve en effet la ville de tentes, le marché aux merveilles qui appelait chaque jeudi, par les chemins de boue ou de poussière rouge, le sang des villages éparés. Mais si je n'ai plus le pouvoir de m'émerveiller, je retrouve la joie des retours d'autrefois. Les « breaks » durent encore, prolongés par la guerre, et quittent les remises, où ils menaçaient le ciel de leurs brancards. Déjà les paires de bœufs blancs, qui ont remplacé nos fines bêtes couleur de blé, ont pris la route. Malgré l'abri de la voiture, son indifférence à la pluie, je me crois encore au fond du « break » qui se hâtait sous la menace de l'orage. Aujourd'hui comme alors, pour ne pas s'égarer après les dernières maisons de Lembeye, il faut connaître chaque tournant et chaque toit. La route n'est pas encore goudronnée. Elle donne la même poussière. La « poutge » reste désolée. Les kilomètres s'enchaînent, et rien n'annonce un horizon.

Je sais pourtant que la route, étouffée, mangée par la fougère, va vers l'espace, et que la terre va s'éclairer. Un tournant ouvre le dernier pont, celui du Larcis. Cette ultime rivière franchie, il ne me reste plus qu'à gravir, à travers les bois d'Arrosès, la septième côte caillouteuse, qui me mène enfin au Haut-d'Aydie. M'y voici. Je retrouve mon père, et sa dure, sa tendre main. Et la lumière qui m'attend.

III

Mais les années n'ont pas passé en vain depuis ces tendres soirs. Je comprends aujourd'hui pourquoi, dans mes retours, j'étais heureux de parvenir à cette crête. Il n'y allait pas seulement de la joie qui saisissait mon cœur trop émotif à l'approche de la maison. C'était le paysage lui-même qui semblait tout à coup pris de joie, la terre qui s'ouvrait sur d'autres horizons, s'ordonnait, s'équilibrait sur d'autres rythmes. Non, l'amour de mon village maternel ne m'abuse pas. L'amour n'exclut pas la lucidité, il l'aiguise.

D'un seul coup, pour le voyageur qui arrive de Lembeye et qui parvient à notre crête, vers l'emplacement du château disparu, le paysage jusque-là étouffé se dégage, change de ton, de vie, et respire l'espace. La vallée du Larcis, qui jusque-là coulait comme ses sœurs, celles du Gabas et des Lées, entre ses crêtes sombres et sans espoir, devient riante. Il y a deux raisons majeures à pareille joie. La première est dans l'apparition soudaine de la vigne, que celle-ci ait son ton dense et bleu de la saison des sulfatages, ou celui des feuillages rouge et or de l'automne, qui s'enflamment au vent du Sud. Du même coup, la vallée s'humanise. Au milieu de leurs vignes et des champs en damier, dont les couleurs varient avec les fleurs, les moissons, les labours, et qui descendent vers les prés de la rivière et leurs rideaux de peupliers, les maisons elles-mêmes s'éclairent, et semblent découvrir le soleil.

Mais cet aspect nouveau, cet air neuf et riant du paysage, sont dus à une seconde raison : la rupture en ce point de la crête rectiligne qui, régissant sur tout l'horizon du sud et du sud-ouest, et le bornant, lui ôtait toute vue sur l'espace. Cette longue terrasse boisée, qui arrêta le regard et semblait le rebord d'un plateau infini, meurt, en effet, au col de Conchez-de-Béarn. La table sombre qu'elle tendait sur le ciel se brise, découpant des collines aimables et ménageant des échappées sur les côtes occidentales, et la succession de leurs vagues. Jalonnées par les flèches de leurs clochers, celles-ci donnent la profondeur de champ nécessaire à la vue. Je peux ainsi embrasser du regard, dans la limpidité des soirs d'octobre, toute l'étendue du canton fortuné où mon village se situe, jusqu'à la chaîne bleue des Pyrénées, et jusqu'à ma Montagne de la Mer.

Mais la surprise n'est pas épuisée. Mon village n'ouvre pas seulement sur ce côté heureux, sauvé des couverts bocagers des côtes.

Il jouit d'une autre grâce, et celle-ci — on va le voir — toute particulière. Encore faut-il attendre qu'elle se révèle. Or, la route de mon retour, abandonnant la crête, s'enfonce dans les haies, derrière un mur aveugle, comme si elle voulait de nouveau s'étouffer. Il semble alors qu'Aydie, dernier nom du Béarn annoncé par le poteau indicateur, Aydie, le plus reculé des villages, dérobé dans la pente et ignoré de tous, doive être plus terré que le plus couvert des villages des côtes, et privé vers l'est de tout horizon. Là intervient la seconde surprise, là se produit l'événement majeur.

La route a, en effet, à peine entrepris sa descente que, sur la gauche, s'ouvre l'échappée lumineuse. Je l'attends chaque fois, j'en guette l'apparition. Dans la haie de noisetiers et de pousses de châtaigniers, la barrière de la vigne de mon voisin crée subitement l'éclaircie, découvre l'horizon inespéré : un horizon nouveau, d'une profondeur de mer intérieure. Malgré les années, j'éprouve à le voir apparaître la même émotion qu'autrefois. Assises des collines d'Armagnac, dont je n'ai jamais su mesurer le nombre, la distance, ni le cercle qu'elles développent, par-delà la boucle de l'Adour. Je préfère qu'elles gardent le secret de leurs noms, qu'elles restent fondues dans leur bleu de lointains, dans les vallées de brumes qui parfois les découpent en longues îles, ou qu'elles figurent l'étendue d'une mer étale, faite pour nous donner la respiration de l'espace. Cette échappée, dont ne jouit nul autre village béarnais, fait à elle seule le caractère de notre site, lui donne son sens, et lui attribue sa place privilégiée dans l'ordonnance de nos terres.

IV

Il m'a fallu temps et réflexion pour arriver à me faire d'Aydie, autant que de mon pays béarnais ou basque, une idée de raison. Mon enfance aydienne s'attachait à l'école, à l'église, à la terrasse d'argile qui portait un pin aujourd'hui disparu, aux maisons amies. Tout avait pour moi nom et usage humain, depuis le pont où j'apportais leur déjeuner aux lavandières jusqu'à la vigne, où le voisin en train de « sulfater » me laissait m'amuser à diriger moi-même le jet de pluie bleue sur les feuilles sonores. Tout était conte laborieux, tendresse de maisons, d'univers familial. Ni âge ni méditation ne m'ont déçu, et l'amour que je garde à mon village n'a perdu, à se justifier en raison, aucune chaleur. Pour se signifier en effet, Aydie n'a pas besoin de revendiquer les services que sa maison rendit au comté de Béarn, et puis au royaume de France, ni de se réclamer de l'histoire. Il lui suffit de sa situation géographique, et de sa propre perfection.

Le village se distribue entre les deux versants de la crête où s'égaille son quartier haut. Vers l'ouest, il en détache une combe escarpée, qui lui prête un aspect de montagne, et qui touche par une prairie à la rivière du Larcis. Vers l'est, selon la loi géographique de nos côtes, qui toutes offrent au levant leur pente douce, il s'étale dans toute son étendue, et base sa plus large assise sur le cours de son ruisseau particulier, le Sagé, qui le sépare du département des Hautes-Pyrénées. Ainsi Aydie jouit d'un premier équilibre entre deux cours d'eau, deux vallées, et les deux jours qu'elles lui ouvrent vers l'espace. C'est là son équilibre essentiel.

Le second consiste dans la symétrie des vallonnements de sa pente orientale, et leur ordonnance de part et d'autre de la croupe maîtresse que suit la route à sa descente vers l'église, parmi les maisons étagées. Lentement déroulée, cette croupe axiale porte la rivière de vignes qui donne à Aydie son air de jardin fortuné, et dont nous nous enorgueillissons à juste titre. Rivière d'un seul tenant, à la continuité de laquelle les divers propriétaires semblent avoir sacrifié leurs haies mêmes, et qui coule jusqu'aux prés du Sagé, par-delà le clocher et les ifs de l'église, avec les tons vert vif, bleu sombre, ou bien or rouge de ses saisons. Elle rappelle les vignes d'Alsace. Mais je ne crois pas que celles-ci aient nos oseraies, leurs rangées de flammes d'octobre.

De même que la croupe axiale, avec sa rivière de vignes et le cours sinueux de ses toits rouges ombragés de bouquets de chênes, se

détache vers l'est de la crête du Haut-d'Aydie, de même deux vallons latéraux se décrochent de celle-ci par des combes boisées – les combes aux fontaines. Bordés eux-mêmes par deux croupes secondaires, dont le versant ensoleillé porte également vignes et vergers, ils accompagnent la croupe axiale jusqu'à la plaine du Sagé. Composition miraculeuse pour un territoire communal qui n'est, au bout du compte, qu'un découpage du cadastre. En fils prompt à se persuader, je veux y voir une autre marque de notre destin privilégié. Équilibre, symétrie, et ordonnance heureuse éclatent du reste au regard, car, au contraire des villages du Béarn froid, tapis sous leurs couverts, Aydie se dessine au soleil, avec sa route, ses chemins, ses toits gais, dont aucun ne reste prisonnier des combes, ses vignes, et, sur les revers nord, ses légers festons de bois de chênes. Aucun village plus ouvert, plus lisible, ni plus riant.

Le sol est moins heureux, il est vrai, et s'il n'était pas destiné à la fortune de la vigne, Aydie n'aurait pas son renom de jardin. La terre aydienne, en effet, est ingrate, sauf dans l'étroite plaine riveraine du Sagé. Elle oscille selon la saison entre une boue d'argile gluante et une poussière de brique. Le drame de l'hiver est celui de nos chemins creux — si impraticables alors qu'un sentier en bordure les accompagne, pour sauver le piéton des ornières de boue où les chars s'embourbent jusqu'au moyeu — et celui des maisons, qui tapissent leurs basses-cours d'une épaisse litière de tuie. J'y étais accoutumé, comme chacun de nous. En sabots, je prenais au revers du talus le sentier sous les châtaigniers, et, arrivé aux maisons, je traversais sans plus y réfléchir la litière d'ajonc qui me piquait les jambes. Aujourd'hui seulement je sais que notre terre souffre de soif, et du manque d'eaux vives. Les pluies, abondantes à la saison, semblent ne se complaire qu'à gâcher l'argile en boue rouge, gonfler les mares, mettre en crue le Sagé lui-même, sans laisser de leur passage nulle trace qui nous défende de l'aridité des étés.

Combien de fois, avec la nostalgie des gaves et des saligues, ai-je souhaité de voir une rivière vive ruisseler dans nos prés roussis comme des chaumes, rafraîchir l'air brûlant, et la terre en cuisson ! À défaut de gave vert froid, nous rêvions de l'Adour, d'où nos chars attelés de bœufs lents rapportaient, après une journée de route, le gravier gris qui sentait l'eau, car nous n'avions que notre ruisseau épuisé du Sagé, ses creux d'eau jaune, si avares que les vairons eux-mêmes y languissent. Par temps de grande sécheresse, seules survivent nos fontaines. Elles ont l'air, il est vrai, de fontaines de fées. Il faut, pour les surprendre, connaître les sentiers de combe qui s'enfoncent au plus épais des couverts à bécasses. Le sentier tourne et revient sur ses pas, les aulnes et les trembles tressaillent, et, au-dessus d'un lavoir trouble, jadis couvert de tuiles, où se déverse le trop-plein, la fontaine enfin se trahit. Encore faut-il que les yeux s'habituent à l'ombre pour discerner, dans sa niche moussue, la source qu'érafle à peine l'araignée d'eau. Eau durable, mais avare, et qui ne sourd que goutte à goutte de l'épaisseur de terre du talus. Parfois un verre est là, à demeure, qui vous invite. Mais je préfère, comme autrefois, rouler en cornet une feuille de châtaignier, et puiser dans la coupe que ne parcourt aucun frisson. Hantées par le souci de l'eau — car leurs

mares jaunes où macèrent les gerbes d'osiers tarissent elles aussi par temps de sécheresse – nos maisons ont toujours dépendu, et dépendent encore de nos fontaines. Le signe de l'affranchissement fut pour elles le puits. Puits particuliers, et non puits communal, car chacune s'isole, plantée au milieu de sa vigne, en bordure de son chemin. Heureuses celles qui ont trouvé dans la profondeur la nappe abondante. Bien d'autres ont en vain tenté d'y atteindre, et ne gardent de leurs forages désespérés qu'une dalle sur un puits mort.

Mais il est pour nos maisons un autre drame : celui de notre pauvreté en matériaux, car la pierre est absente de notre sol. Avec ses murs de torchis haut coiffés de tuiles nées de l'argile maternelle, la maison du pays n'était pas faite pour durer. D'elle-même – il n'est que de voir les lézardes qui montent des absinthes et des herbes sauvages – elle cède à la menace de la ruine. Cet abandon, que seule la défense du maître peut combattre, a quelque chose de poignant. Depuis mon enfance, j'ai pu voir nos maisons vieillir comme autant de visages, et certaines suivre dans la mort les familles qu'elles abritaient. Depuis ce temps, la population de mon village a pu tomber de cinq cents à deux cent cinquante âmes, double raison pour nos demeures abandonnées de renoncer et de mourir. J'ai dressé pour mon souvenir la carte de ces disparues, rappelées par un tertre de ronces, et le creux à sec de l'ancienne mare. Et j'ai dressé aussi celle des délaissées, qui s'effondrent par pans épais, et dont les charpentes s'en vont, décharnées par les tempêtes d'ouest, abandonnant leurs vieilles tuiles aux ronciers. Ces deux cartes sont poignantes, car elles évoquent un cimetière qui n'a pas le soin des champs de repos, et me font doublement regretter l'absence dans nos enclos de cyprès, qui garderaient au moins le souvenir des maisons mortes. Je les regrette d'autant plus, ces disparues, que même si elles sont un jour remplacées, leur visage ne sera pas gardé. Leurs cadettes n'auront plus leurs traits avenants de petites vieilles au pignon surmonté de la haute coiffe de tuiles, à la treille bleuie, assises près de leur pailler, au bord de la mare aux canards. Le parpaing, la tôle ondulée, ou la tristesse de l'ardoise, les sauveront de la servitude de l'argile, les façades à étage leur prêteront un air nouveau. Le pays sera alors défiguré. Mais nous ne serons plus que quelques-uns pour en souffrir.

VI

Au reste, l'orgueil de l'Aydien est ailleurs que dans sa maison elle-même. Il est dans sa terre, et, plus particulièrement, dans sa vigne. Le règne, et même la tyrannie de la vigne, est le trait le plus décisif de notre terroir, et qui fait une part de notre caractère. Rien n'enorgueillit l'homme comme la vigne, ne crée un particularisme pareil — ni d'ailleurs un goût pareil du bien-vivre. Pour nos gens, une marque de cet orgueil était le mépris où ils tenaient leurs voisins de l'ouest, du pays de Lembeye à Pau, pour la seule raison que ceux-ci travaillaient une terre sans vignes. Refusant pour Aydie le terme de « Béarn », ils l'appliquaient par contre, en lui donnant une valeur dépréciative, à ce pays, dans leur esprit, déshérité. « Béarn », ou « Côté de derrière », disaient-ils en effet pour désigner les terres froides de la châtaigne et du lait. Mais « Côté de derrière », et surtout dans notre dialecte, signifiait plus vivement le côté arriéré de pareilles terres, et ne me donnait nulle envie de les adopter. Ce « Béarn », jadis condamné aux soupes de lait où trempait le pain de maïs, nous envoyait tous les automnes des vendangeurs, que leur teint blond me faisait tenir pour gens d'un autre monde, et que nos vins grisaient. Certes, la roue a tourné, et le « Béarn » soi-disant déshérité a connu de belles revanches avec l'élève du bétail. Mais ses saisonniers n'en continuent pas moins à venir vendanger chez nous. Et je ne parle pas des vendangeurs parachutistes lâchés par les avions de la base de Pau, et qui s'égaillent dans les vignes, comme une compagnie de perdreaux.

Je me demande pourquoi, par quelle ignorance, ou quelle tradition paresseuse, les cartes du Béarn n'indiquent que le vignoble de Jurançon, alors que celui du Vic-Bilh, qui est le nôtre, donne des crus aussi connus que ceux d'Aydie, de Crouseilhès, de Conchez-de-Béarn, de Portet. Si demain se créait une Confédération Béarnaise, nous en serions le Valais, et prendrions pour armes le tonneau, avec une vigne bleue sur hautains. Nul blason ne signifierait mieux l'orgueil de mon pays, sa tension laborieuse. J'admire que mon village, aussi gravement dépeuplé, ait su maintenir son vignoble, et promouvoir son nom. Bien plus, ayant perdu la moitié de ses âmes, il a triomphé de ce qui lui restait de friche. De ma fenêtre, j'aperçois un coteau qui était naguère une lande, et où navigue maintenant au vent du Sud une jeune vigne en forme de foc, rouge par le soleil d'octobre.

Le chai pourtant menace, dans un avenir prochain, de disparaître.

Je regretterai son clair-obscur, le mystère des tonneaux, où je m'émerveillais qu'un homme pût entrer par l'étroitesse du panneau, et se tenir debout balai en main. La futaille, il est vrai, donne de jour en jour plus de souci. Près de l'emplacement du château disparu, le tonnelier, mon ami, mon compagnon d'enfance, fabrique à la machine des fûts modèles, et se voit obligé de négliger les vieilles barriques que son père réparait, les défendant douve par douve contre l'âge. Aussi vois-je venir le jour, où, à l'exception des maisons de crus nobles – tannat ou pacherenc – nos chais ne dispenseront plus la chaude odeur du moût, et où se taira peu à peu le chant nocturne des pressoirs. Il devient en effet facile de se libérer du soin de la futaille. Il n'y a qu'à verser sa vendange aux camions de la Coopérative, qui accostent la vigne elle-même, et chargent le raisin par-dessus la haie.

Si obsédée qu'elle soit par la vigne, la maison aydienne n'a cependant jamais manqué d'assurer par d'autres cultures l'indépendance que signifient sa solitude, la jalousie de son enclos, et le caractère avant tout rebelle du « maître ». Durant la dernière guerre, elle a rouvert, pour y cuire son pain de froment, le four dont le volet de fer, près de la cheminée, restait le plus souvent fermé. Repliée sur elle-même, elle s'est nourrie de son grain, de sa volaille, de ses cochons et de ses oies, et chauffée de son propre chêne. Ainsi un univers indépendant s'est reformé sous chaque toit, et chaque « maître » a pu avoir l'illusion que le monde aurait pu flamber sans que ses tuiles prissent feu. Mais si ce toit menace d'être un jour détruit, ce sera peut-être par d'autres voies que l'incendie des guerres. L'autarcie de notre maison serait elle-même réduite. Celle-ci perdrait son état de république familiale, libre entre son bouquet de chênes, et sa mare où les bœufs vont boire, en soulevant le cri des oies. Je souhaite au vigneron aydien de disposer longtemps de sa journée, poursuivie de l'aube à la nuit dans la compagnie de son fils, et du loisir de ses dimanches, occupés en cette saison par la chasse au perdreau et au lièvre, et par l'affût à la palombe, dans les nids de chênes des cabanes.

VII

Notre église, avec sa puissance massive, son mur de fronton, son désert, et les tombes encore intactes de son vieux cimetière, fut pour moi un monde enchanté. Je savais déjà dans mon enfance que son abside gardait des vestiges du XV^e siècle, et que ses bénitiers, si lourds, dataient d'un temps encore plus reculé. Je me berçais des répons du Samedi-Saint, sous le regard de saint Jean-Baptiste notre patron, qui, sur sa toile mal éclairée par le vitrail, prêchait, dans le désert où je devais le suivre. En même temps que la hauteur des ifs, j'admirais celle du clocher à l'abat-son de tuiles, où sonnaient nos deux cloches de ce temps-là, et où je rêvais de monter, car j'étais déjà possédé par la soif de découvrir un horizon plus vaste. Mais le jour où j'osai me hisser jusqu'aux cloches, après avoir effarouché la chouette, je m'aperçus que notre église était elle-même trop basse pour briser l'obstacle du coteau, et, sur ce point du moins, son charme fut rompu.

Depuis lors, je hante un autre belvédère, celui du Haut-d'Aydie, où me menait mon père, et par où commence ce récit. J'y monte à peu près chaque soir. Il est ici ma jetée du Socoa, ma Terrasse paloise, mon lieu de rêverie. Les gens, et mon ami le tonnelier, qui bat ses barriques en jetant un regard sur la chaîne des Pyrénées, savent bien pourquoi je suis là, à errer autour du château disparu. Je ne cherche plus à en imaginer les remparts crénelés, les fenêtres où attendaient les dames au hennin, ni le pont-levis, dont Odon d'Aydie, au départ, avait dû faire sonner les planches sous les fers de son destrier. Si je déplore la disparition de la ruine dont nos maisons se sont partagé les débris, et qui, même réduite à des pans de muraille, aurait gardé son caractère à ce site découronné, j'en regrette surtout la tour d'armes. J'ai beau en effet, sur l'emplacement féodal ou sur les chaumes des alentours, chercher le point le plus élevé de la crête, je n'arrive nulle part à gagner les quelques mètres, qui me feraient embrasser du regard le tour complet de l'horizon.

Si modérée que fût sa hauteur, le donjon de briques du château devait donner au guetteur posté derrière ses créneaux ce cercle de vue qui, par-dessus la croupe de la crête, lui permettait de surveiller toutes les routes dangereuses. À défaut de pareil donjon, je regrette que, lors de la dernière guerre, l'armée n'ait pas choisi ce belvédère unique pour y construire l'une des tours romaines qu'elle a prodiguées en tant d'autres lieux pour un guet contre avions demeuré inutile. Si j'avais

des pouvoirs de bâtisseur, j'y élèverais moi-même ma tour, juste assez haute pour dominer l'ondulation de la crête, ses champs, ses maisons et ses haies, et j'y dresserais la table d'orientation dont je rêve. Je n'aurais d'ailleurs aucun scrupule, sûr comme je le suis de ne pas attirer par là l'étranger, de ne pas troubler notre paix, car la route d'Aydie est inconnue et dure. Les Aydiens seraient seuls à monter à ma tour, le dimanche, et à y mener leurs invités de la Saint-Jean.

Du moins m'est-il loisible d'imaginer ma tour et ma table d'orientation. Pour ce qui est de la vue panoramique, la part de l'imagination est du reste minime. Même vu du sol, le cercle d'horizon est déjà presque parfait. Du levant au couchant, par-dessus la terrasse sombre où se fond la succession des côtes, et à peine séparée d'elle par une brume de profondeur, la chaîne des Pyrénées se développe au sud, et règne dans sa majesté. Sous réserve des rectifications du cartographe, j'estime que l'étendue de l'arc de montagne visible doit être de plus de deux cents kilomètres, soit plus de la moitié de la chaîne totale, et du double de celui qu'embrasse la vue du boulevard palois. Il doit, dans l'est, toucher au mont Vallier, et, dans l'ouest, arriver à la Rhune. Il culmine à peu près dans notre méridien, au pic du Midi de Bigorre, si proche par ce soir translucide d'octobre, si bleu sur le ton rose cendre du ciel, que je distingue le profil de son observatoire, et même les sapinières de ses flancs. Si, sur sa gauche, les sommets se confondent dans le moutonnement des croupes ariégeoises, j'identifie par contre à l'ouest, et jusqu'au pic d'Orhy, tous les visages familiers : Néouvieille, Vignemale, Balaïtous, Gabizos, Ger et pic d'Ossau. Mais, diminué par la distance et par le jeu de la perspective, au point de n'apparaître que comme un récif vaporeux, notre Cervin ne paraît pas régner sur nous. Et peut-être est-ce là l'aveu que notre esprit de canton frontrière, si refusé et si rebelle, est au bout du compte fondé. La montagne basque, en revanche, qui échappe à la vue de Pau, entre dans le panorama aydien, et nous invite à l'unité sur laquelle je conclurai. Seule ma Montagne de la Mer, mon île magique, s'isole encore ce soir, tel un récif.

Si je détourne mon regard de la sierra, je vois, au col de Conchez-de-Béarn, la longue terrasse boisée qui sert de socle aux Pyrénées se rompre, et devenir riante en se muant, au pied du Haut-d'Aydie, en une succession de coteaux de vignes et de blés. Mais, de ma tour imaginaire, je comprends mieux que je ne le faisais du sol la raison de ce premier éclaircissement de notre paysage. Si la sombre terrasse se brise, terrasse de l'étouffement, c'est grâce à l'approche de l'Adour, qui, au coude de Riscle, vient d'abandonner sa direction sud-nord pour prononcer vers nous sa courbe libératrice. Au moment où le Larcis s'apprête à rejoindre l'Adour, la terrasse boisée, qui l'emprisonnait sur sa gauche, rompt au col de Conchez-de-Béarn, et va désormais

décliner. La vallée du Larcis, jusque-là étouffée, s'ouvre et s'éclaire vers l'espace, car elle sent la respiration du fleuve, et va bientôt déboucher dans la plaine aérée de l'Adour.

Le même événement explique l'échappée bleue sur les collines d'Armagnac qui est le trait, la révélation du site d'Aydie. À l'image de la sombre terrasse de l'ouest, le coteau boisé qui nous enferme à l'est, plus haut que le clocher de l'église, décline parce qu'il s'approche de l'Adour. Étouffée jusque-là, la vallée du Sagé, qui forme notre domaine, s'élargit et s'éclaire, car elle va elle aussi déboucher dans la vallée du fleuve. Mais notre belvédère ouvre directement sur la courbe de l'Adour, et sur le vaste amphithéâtre de collines qui, étagant leurs ondulations successives, créent l'espace où nous trouvons notre évasion.

Du haut de ma tour, l'échappée prend les proportions d'un horizon libre, lumineux, et presque marin. Réservé — pour ce qui est du moins du Béarn — au seul village d'Aydie, cet horizon est assez étendu et profond pour faire, dans le nord, équilibre à la chaîne des Pyrénées, et, par là, compenser la valeur excessive que pourrait prendre cette chaîne. Les Pyrénées, d'ailleurs, n'y perdent rien de leur puissance. Elles commandent visiblement toutes nos sources. Mais que cette enivrante étendue de montagne, cette vague bleue infinie, qui enlève vers le ciel du soir la marée immobile des côtes fondues en un immense flot étale, que cette rive du Sud, d'où souffle le vent d'Espagne, et celui des déserts africains, ne soit pas seule à assurer la grandeur et la majesté du spectacle, qu'elle soit balancée, sur l'autre bord du ciel, par une mer aux vagues nombreuses, et d'une égale profondeur, c'est le miracle de notre site. Jusqu'où va le regard, dans cet amphithéâtre de collines de l'Armagnac, dont toutes les nuances de bleu accusent le degré d'éloignement, je ne sais pas encore aujourd'hui le déterminer. Aussi, ma table d'orientation demeure-t-elle, comme ma tour, imaginaire. Mais j'aime mieux, ici encore, garder mon illusion d'enfant, qui, par delà la courbe de l'Adour, la grande rivière invisible, ne voyait que clochers, châteaux et villages sans nom, bois enchantés et hors de toute atteinte.

VIII

Le coude de l'Adour à Riscle, la courbe qu'il décrit vers l'ouest à partir de là, apparaît donc comme la raison du paysage d'Aydie. En se jetant comme il le fait au travers des plis qui nous eussent emprisonnés, l'Adour ouvre en effet notre horizon, et lui assure vue et lumière. Mais, du haut de mon observatoire familial, j'ai pu voir à cet événement des conséquences autrement larges que son effet sur notre site. Le coude de l'Adour ne se contente pas de nous délivrer de la prison où, comme tant d'autres villages des côtes béarnaises, nous serions restés aveuglés. Il ne se satisfait pas davantage d'étendre dans notre ouest son action libératrice, en brisant un à un les plis, d'une altitude égale, qui imposaient leurs couverts et leur monotonie. Il entraîne le sort de toute l'étendue béarnaise, et préfigure son destin océanique.

Rien pourtant n'annonçait ce destin. Jusqu'au coude de Riscle, l'Adour reste étranger à notre patrie béarnaise. Tout d'abord, et malgré ses sources pyrénéennes, si voisines du gave de Pau, ce n'est pas un gave. L'Adour ne participe pas de l'esprit de l'Isard. Il ne se précipite pas du haut de la sierra frontière, pour fondre sur les plaines à force de rapides et de remous d'écume. Il n'aura donc pas le génie des gaves, qui les maintient en état de violence, et les possède encore dans l'épanouissement de leurs basses vallées. Par ailleurs, il naît en pays de Bigorre, et coule droit du sud au nord. Le département des Hautes-Pyrénées est tout entier axé sur lui et nourri de ses eaux. Le fleuve de Tarbes et de Vic-Bigorre ne paraît certes pas devoir s'intéresser aux terres de Béarn.

Mais, à peine a-t-il débouché de la large vallée bigourdane, qu'il se coude en amont de Riscle, brusquement, et choisit la direction de l'ouest. Il me plaît tout au moins d'imaginer pareil décret, car je sais que des forces cosmiques amenèrent, au cours des âges, cet événement pour nous décisif. Sans doute auparavant l'Adour continuait-il sa route au nord, jusqu'aux terres de la Garonne, comme le font encore le Gers ou la Baïse, et fut-il victime d'une « capture ». Toujours est-il que tout en fut changé. L'Adour venait de se tourner vers nous. Et il nous est depuis resté fidèle. Mais il ne devient pas pour autant béarnais. Il s'en va en effet, par-delà les coteaux de Chalosse, ébréchant les plis successifs de nos côtes, recueillant le Larcis, les Léés, et le Gabas. Un moment même, il semble se diriger vers la Grande Lande, et les étangs

témoins du bord de l'océan. Mais il renonce, s'infléchit pour recevoir l'appoint de nos deux Luys. Après quoi, accentuant encore sa courbe et, cette fois, jusqu'à toucher nos terres, il descend à la rencontre du gave de Pau, grossi de celui d'Oloron. Et c'est ainsi qu'après le tribut du Béarn des Côtes, l'Adour reçoit celui du Béarn des Gaves, avec celui de la province basque de la Soule, apporté par le gave de Mauléon.

Grossi par le puissant afflux des gaves jusqu'au volume d'un fleuve marin, l'Adour, qui porta jadis ses gabares, et vit même le Hollandais, ne pénètre cependant pas encore dans le royaume béarnais, autour duquel il tourne depuis si longtemps, comme s'il était uniquement voué à le circonscrire. Il se contente de faire de son lit même notre frontière, et de recevoir, avec la Bidouze, le tribut d'un autre pays basque. Mais l'océan est là, et l'Adour enfin se naturalise, pour faire de Bayonne un port qui n'est qu'à nous. En effet, quelques kilomètres à peine en amont des remparts de Bayonne, où il va recevoir la Nive, et avec elle l'apport de la Basse-Navarre, le fleuve entre chez nous, et pour n'en plus sortir jusqu'à la Barre, qui le jette dans l'océan.

J'imagine le drame de l'Adour, et, à force de me le représenter, j'en arrive à une sensation physique : celle de plier de mes propres doigts, à ce coude de Riscle dont j'aperçois la courbe bleue, la tige encore flexible du fleuve, et de l'incliner moi-même vers nos terres, pour les orienter dans la direction de Bayonne, et les destiner enfin à la mer. J'embrasse l'étendue, la profondeur de mon pays. Je sens, tout comme si j'y présidais moi-même, le ruissellement, l'immense dérive, à partir de la vague bleue de la chaîne, des piémonts béarnais et basque, appelés par leur océan.

Ce mouvement unique, qui saisit nos pays et les entraîne vers la voie déjà marine de l'Adour, s'articule en trois points symétriques, et décisifs au même titre. La même main qui plia à Riscle l'Adour plia le gave de Pau à la hauteur de Lourdes, et le gave d'Ossau à la hauteur d'Arudy. Riscle, Lourdes, Arudy : les trois coudes déterminent le rythme de nos terres, leur ruissellement vers l'océan. Et c'est là que j'entends la leçon dernière du paysage, qui est leçon d'harmonie, d'unité. Lorsque la vue du boulevard paloïs me paraissait orientée vers une montagne étrangère, il n'y avait là que fausse apparence, car c'est la géographie qui commande, pour ce qui est, du moins, du sens des terres. Le pic du Midi de Bigorre n'est pas une montagne étrangère. Il est la source de l'Adour qui, s'il ne règne pas sur nos pays, les aime, et finit par en recueillir le mouvement et le tribut. Aussi, la vue de Pau n'est-elle pas erronée et ne donne-t-elle pas le change. Lorsqu'elle dirige le regard vers le môle du pic du Midi de Bigorre, et semble en faire dériver le gave lui-même, avec la courbe de sa vallée, elle ne fait que témoigner de l'unité supérieure, que réalise l'immense courbe de l'Adour. Courbe où s'inscrivent, de par l'effet de leurs coudes

respectifs, Lourdes ou Arudy, nos deux grands gaves, entre nos Luys et les Nives du Pays Basque. Cette unité naturelle, insensible aux partages et aux querelles de l'histoire, nous demande-t-elle d'abdiquer nos esprits, nos fiertés, nos jalousies de Béarnais, de Basques ? J'ai un sentiment tout contraire. Même béarnais comme je le suis, et, par dessus le marché, aydien, il me plaît d'embrasser ainsi, par-delà mon particularisme rebelle, l'harmonieux ensemble auquel j'appartiens et dont le site de mon village, site qui en est la clef, semble fait pour rendre visible le mouvement, l'articulation décisive. Il me plaît de sentir sous moi le rythme même de ma terre, de me laisser porter par elle, et de la suivre dans son destin.

IX

Certes, la destinée marine vers laquelle tend pareille unité ne semble toucher que les Basques, qui tiennent notre rivage, et qui courent encore les eaux du golfe de Gascogne. Mais une terre n'est pas impunément versée à l'océan, et, quelle que soit son origine, et l'isolement de son toit, le Béarnais entend lui aussi l'appel au voyage. Il n'est pas de village béarnais, tapi dans sa montagne ou sous les couverts du touya, qui ne compte des fils partis comme les Basques pour ces Indes éternelles, que figurent encore les étendues américaines, des Grands Lacs à la Terre de Feu. Le mirage n'est pas toujours vain. Témoin le berger de Lescun frappé tout récemment par l'héritage merveilleux – quarante milliards – d'un frère embarqué un beau jour pour les royaumes du Mexique, comme un Fernand Cortez d'aujourd'hui.

Mon village d'Aydie n'a pas connu pareils miracles. Mais lui, le plus perdu, le plus refusé des villages des côtes, lui, le plus éloigné de la mer et de sa tentation, il n'a cependant pas besoin du secours de l'imagination, ni de l'enseignement des livres, pour nourrir un sentiment juste de l'univers. Ses toits les plus fermés ouvrent sur le dehors, et il a ses témoins. Dans mon enfance, je n'ai pas eu la joie d'entendre mon oncle, emporté trop tôt par la fièvre jaune, nous raconter des histoires du Rio de la Plata. Mais en revanche mon voisin l'ancien garde-chiourme d'une plantation de coton de Floride, me berçait avec ses récits de négriers, et traitait au tabac à priser mes écorchures des genoux. Dans la maison qui fait face à l'église, les jeunes filles de la Havane ramenées chez nous par leur père chantaient des romances antillaises qui, mieux que le tabac, endormaient mon mal.

Telle est notre double nature : refus, extrême de l'isolement – avec sa susceptibilité – et ouverture sur le monde. Telle est notre contradiction de gens retraits et casaniers, et pourtant portés aux voyages. J'en accuse moi-même le trait, et c'est pourquoi sans doute, avant d'entreprendre mes propres routes, j'ai commencé par les nostalgies qui m'entraînèrent, dans mon adolescence, sur les vaisseaux mélancoliques de Loti.

Fils d'un pays parfait, béarnais et basque, et qui nous offre en raccourci une image du monde, montagnes et océan, vallées, plaines et forêts, pourquoi nous laissons-nous ainsi embarquer sur les mers

inquiètes ? J'y vois comme raison la pente naturelle de nos terres, inclinées toutes vers l'océan, et le souffle marin que le vent d'Ouest, notre vent dominant, fait passer sur nos hameaux et sur nos toits, avec, pour les fougeraies basques, le cri mélancolique des courlis, et, pour nos landes et nos vignes, celui des oies sauvages qui, de leur ciel, aperçoivent la mer. Ainsi partirent, ainsi partent encore nos fils, qui vont dans quelque Texas ou quelque Pampa, mener leurs troupeaux de moutons, ou semer leurs maïs par forêts.

Mais il n'est pas, pour un Béarnais ou un Basque — étrangers par le sang et frères par le sol — de traversée qui n'exige le retour. Son rêve est de rejoindre le village où il a sa place et de retrouver sa maison, bien plutôt que son cimetière. Au demeurant, a-t-il jamais changé d'esprit, de réelle demeure ? Dans les champs étrangers, il a porté le cœur laborieux, dont notre terre nous a doués, car c'est là la leçon dernière, que j'apprends encore chaque jour, et pour laquelle mon père ne fut pas mon unique maître. Autour de nous, les maisons actives comme abeilles bruissaient en effet dès avant le lever du soleil, soucieuses de tailler, de plier, de sulfater ou de soufrer la vigne essentielle. Les saisons et les jours n'avaient pas d'autre sens que celui des travaux, de la fenaison aux vendanges, et au fauchage des touyas. Aujourd'hui comme alors — et je m'en persuade chaque soir en entendant le roulement des chars et le cri des bouviers encore aux prises avec leurs attelages lents malgré l'apparition récente des tracteurs — le paysage aydien ne signifie que travail, tissé jour après jour, passion de ce travail et de la terre. Enseignement que j'ai reçu avec la vie, et que j'applique à d'autres fins, mais qui reste le même, et s'appuie sur le même amour.

Je sais qu'il s'agit d'un amour replié, et qui ne s'étend guère au toit, au village voisin. Je sais que nous sommes, encore plus que d'autres, animés d'un esprit rebelle, dû à la fois au cloisonnement de nos côtes, et à la jalousie de nos enclos. Pareil esprit nous dresse sur notre seuil, autant que sur notre caractère épineux. Et il a son revers, qui est défaut d'adhésion, de force collective. Mais il sauve en chacun de nous cet état d'indépendance qui, même loin de nos toits, de notre église, seule à nous réunir encore autour des morts, nous soutient et nous arme contre les sorts. J'en ai souvent éprouvé le secours, le trait irréductible. S'il m'arrivait d'en sentir s'atténuer la constance, je n'aurais pour le retrouver qu'à reprendre la route de mon village, et à rencontrer l'homme, « le maître » poussant ses bœufs dans sa vigne, pour les labours, et insoucieux du bruit du monde comme si celui-ci s'arrêtait à son seuil.

Aydie, le 29 septembre 1950.

ILLUSTRATIONS

« *Près du Gave... un berger... »*

Crayon, par Raoul Serres. Photo Harlingue-Viollet.

« *La belle maison du haut de Simacourbe... »*

Simacourbe. Photo Georgina Peyré.

« *Les maisons elles-mêmes s'éclairent... »*

Aydie. Photo Georgina Peyré.

« *La foule des hommes après vêpres... »*

Louhossoa. Photo Georgina Peyré.

« *Les imaginations de Loti s'interposaient... »*

Hendaye, maison de Pierre Loti. Photo N.D. Roger-Viollet.

« *Il fallut pour m'amener enfin à Bayonne... »*

Bayonne, pont Saint-Esprit. Photo N.D. Roger-Viollet.

« *Le pas encore roulant d'un pêcheur en béret... »*

Ciboure. Photo Georgina Peyré.

« *Peut-être écrirai-je un jour une histoire de ces Basques... »*

Bidart, chargement de sable. Photo Arthaud-Giraudon. Socoa, le chantier naval. Photo Georgina Peyré.

« *Le silence au fond duquel grondait déjà... »*

Barre de l'Adour. Photo Arthaud-Giraudon.

« *Si je ne suis pas né à Pau... »*

Pau, le château. Photo Francis Jalain-Explorer.

« *... le long d'une haie de villages... »*

Clocher trinitaire de Gotein. Photo Arthaud-Giraudon.

« *Que de fois descendant les remparts... »*

La Nive à Saint-Jean-Pied-de-Port. Photo Arthaud-Giraudon.

« *Avec sa façade à la chaux, ses bois peints... »*

Ibarron. Photo Georgina Peyré.

« *Le gave de Mauléon, descendu des gorges de Kakouetta... »* Gorges de Kakouetta. Photo Arthaud-Giraudon.

« *J'essayais de surprendre sous les chênes... »*

Photo Georgina Peyré.

« *... le badigeon à la chaux qui conjure... »*

Vers Mendive. Photo Arthaud-Giraudon.

« *J'avais du moins percé le secret... »*

Vallée du Sousséon. Photo Arthaud-Giraudon.

« *La maison souletine, haute et carrée... »*

Tardets. Photo Arthaud-Giraudon.

« *... le cri des bouviers encore aux prises... »*

Photo Arthaud-Giraudon.

« *Jamais je ne devais goûter eau plus glacée...* »

Sarrance. Photo Arthaud-Giraudon.

« *Le tonnelier mon ami...* »

Aydie. Photo Georgina Peyré.

« *Les saisons et les jours n'avaient d'autre sens...* »

Pontacq. Photo Arthaud-Giraudon.

« *Je reprends pour finir le chemin de mon village...* »

Aydie : Joseph Peyré avec la tante Zoé, en 1959. Photo collection Pierre Peyré.